



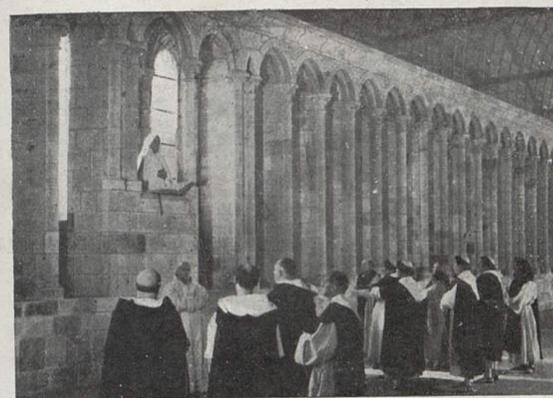
**la première revue
de grand luxe
du cinéma français**

Avril 1929

Prix : 5 francs



STYPT STÉ MATN 61
2411 10 62 37
11 10 11 11 11 11



Quatre scènes de
JEANNE D'ARC
Scénario de J. J. Frappa
Mise en scène de M. de GASTYNE
avec SIMONE GÉNEVOIS
FILM PATHÉ-NATAN
AUBERT-ÉDITION

CINEROMANS - FILMS DE FRANCE

présentent au Rialto - Cinéma une partie de leur
production entièrement terminée pour la saison 1929-1930

Rompant avec la tradition ces présentations exclusivement corporatives sont organisées le Mardi matin, pour les Membres de la Presse, le Mercredi matin, pour Messieurs les Directeurs

Mercredi 10 Avril

CONCHITA MONTENEGRO
et RAYMOND DESTAC dans

LA FEMME & LE PANTIN

Mise en scène de Jacques de Baroncelli
d'après l'ouvrage de Pierre Louys
et Pierre Frondaie

Mercredi 17 Avril

DOLLY DAVIS et ANDRE ROANNE

dans

LA FEMME DU VOISIN

Scénario et réalisation de J. de Baroncelli
avec SUZY PIERSON et FERNAND FABRE

RAYMOND DESTAC

dans

LA REVANCHE

DU MAUDIT

Mise en scène de René Leprince
D'après le scénario de J. L. Bouquet
avec JACKIE MONNIER et RENÉ FERTE

Mercredi 24 Avril

ANDRÉ ROANNE

dans

LE DANSEUR INCONNU

Mise en scène de René Barberis
d'après la comédie de Tristan Bernard
avec VERA FLORY et ANDRÉ NICOLLE

Mercredi 8 Mai

CARMEN BONI

dans

SCAMPOLO

Mise en scène d'Auguste Genina
d'après l'œuvre de Dario Nicodémi

Mercredi 15 Mai

MADY CHRISTIANS

et DIANA KARENNE

dans

MADAME

L'AMBASSADEUR

Mise en scène de Fritz Wendhausen

Mercredi 22 Mai

SUZY VERNON

dans

PARIS GIRLS

Scénario et réalisation d'Henry Roussel
avec

DANIELLE PAROLA, ESTER KISS,
JEANNE MARIE-LAURENT, FERNAND FABRE

CYRILL de RAMSAY

M. B FILM

présente le Mardi 16 Avril à 2 heures 30
au Casino de Paris

LE PLUS GRAND SUCCES DU GENRE

Mon Cœur est un Jazz-Band

Une
plaisante
fantaisie
moderne...



Lya Mara et Alfred Abel dans *Mon Cœur est un Jazz-Band*

La toute dernière création de
LYA MARA

M. B FILM, 64, Rue Pierre-Charron, 64, Paris
Téléph. : Elysées 93-15, 93-16

Télégr. : Emebefilm-86-Paris

PERRET PICTURES

INCORPORATED

PARIS
10 RUE D'AUJALE
TÉLÉPHONE 30 80
CABLE ADDRESS LOPERTOL

NEW-YORK
220 W. 42 ND STREET
CABLE ADDRESS LEOPER

Paris, le 26 Novembre 1928.

Monsieur SCHMITZ.
Maison KODAK
17 rue François 1er
PARIS.

Cher Monsieur Schmitz,

Je vous serais très obligé de bien vouloir me réserver pour la Production que je commencerai en courant Janvier prochain, le même stock de pellicule négative PANCHROMATIQUE KODAK que j'ai employé pour l'exécution de mon dernier film, "LA POSSESSION" d'Henri Bataille.

Il m'est agréable de rendre hommage aux qualités merveilleuses et multiples de la pellicule PANCHRO, dont les mérites sont au-dessus de tout éloge.

C'est grâce aux résultats obtenus par la sensibilité extraordinaire de la PANCHRO, qui réagit aux moindres sources lumineuses que les As de la manivelle : Agnel, Burel, Ventimiglia, Weitzenberg, ont obtenu les merveilleux clichés et les effets photographiques de : "LA FEMME NUE", "MORGANE la SIRENE", "La DANSEUSE ORCHIDEE", "LA POSSESSION"

J'affirme que l'emploi de la PELLICULE PANCHROMATIQUE KODAK décuple de 100 % la qualité photographique d'un film.

Veillez agréer, cher Monsieur Schmitz, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

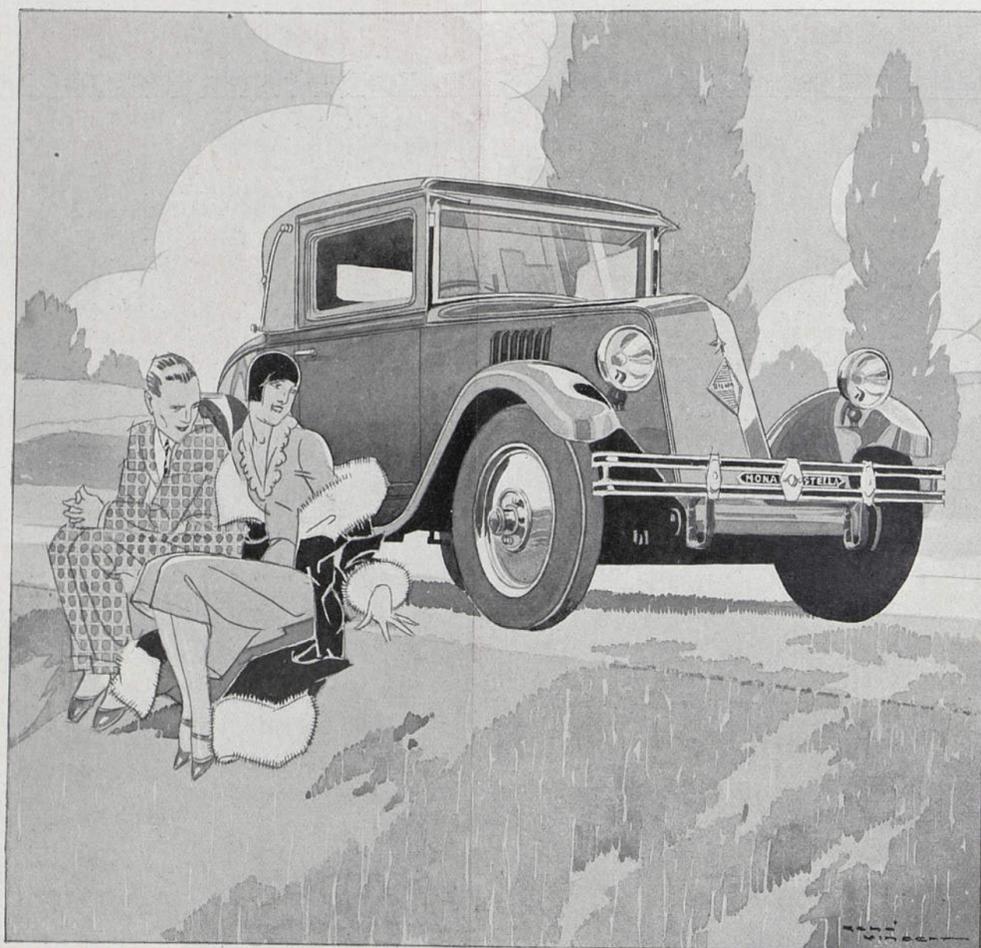
La Négative

Panchro N° 2 Eastman

s'impose à tous ceux qui désirent porter à son maximum le rendu photographique en studio comme en extérieur.

C'est le dernier mot du progrès.

Kodak-Pathé S. A. F., 39, Avenue Montaigne et 17, Rue François 1^{er}, Paris (8^e).



Voici les beaux mois du printemps et de l'été qui vous ouvrent les perspectives des grandes randonnées.

Il vous faut une voiture qui puisse parcourir rapidement les grandes distances, en vous donnant toutes les garanties de sécurité, de confort et d'agrément qu'un automobiliste averti est en droit d'exiger d'un véhicule moderne. Il faut aussi que votre voiture, par sa maniabilité, par sa souplesse, vous permette de goûter tout le charme des petites routes et la douceur de flâner dans les coins pittoresques. Il faut enfin que votre voiture, élégante et luxueuse, vous permette de

briller dans les fêtes et les réunions mondaines de l'été.

Vous trouverez toutes ces qualités harmonieusement réunies dans les six cylindres Renault MONASTELLA et VIVASTELLA, différant par la puissance de leur moteur et par les dimensions de leur carrosserie, mais également confortables, fabriquées avec le même souci de la perfection et permettant, par leur moteur nerveux, par leur direction parfaitement douce, par leur suspension irréprochable, par leur servofrein inégalé, de se jouer des difficultés et des longueurs de la route.

RENAULT

RENAULT, 53, Champs-Élysées, PARIS et BILLANCOURT (Seine)

3299



La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

Les mots qui tuent,
par Edmond Epardaud.

Libres Propos,
par Les Quatre.

La musique au cinéma,
par Henri François.

Femmes abstraites,
par Michel Gorelof.

Quelques grands films Paramount.

La nouvelle production Franco-Film.

Courrier des studios,
par F. Mazeline.

L'état du cinéma européen,
par F. Mazeline.

Les films présentés,
par Pierre Heuzé.

Tempête sur l'Asie.

Les débuts de Marc Desthy,
nouvelle par Jean Andrieu.

Echos et Informations.

Nowelles de l'Etranger.

REVUE MENSUELLE

3^e Année

Avril 1929 -- N° 21



Directeur - Rédacteur en Chef :
Edmond ÉPARDAUD
Direction artistique :
Henri FRANÇOIS

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Epardaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11^e) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

ABONNEMENTS :

France, un an : 50 francs.

Etranger, un an : 85 francs.

Prix du numéro : 5 fr.

DES MOTS QUI TUENT



N parle beaucoup d'avant-garde dans le cinéma. On en parle sans trop savoir ce que c'est. Pour les éditeurs timorés et les exploitants attachés aux vieilles formules, l'avant-garde comprend tout ce qui n'est pas la production en série, les films apportant soit des idées neuves soit une technique originale. Pour les jeunes esthètes qui promènent leur désœuvrement des Ursulines au Studio 28, l'avant-garde est quelque chose de beaucoup plus hermétique et ésotérique. Les élucubrations visuelles, souvent amusantes et ingénieuses, de Man Ray en sont l'expression la plus pure.

Il faut reconnaître que les seconds définissent mieux que les premiers. Le terme d'avant-garde, au cinéma comme au théâtre, en poésie, en peinture ou en musique, doit être réservé aux tendances extrêmes, aux sollicitations audacieuses et outrageantes de l'avenir.

Ce n'est d'ailleurs pas de cette conception rationnelle, et qui a sa place, de l'avant-garde cinématographique que je veux parler, mais de l'autre, de cette conception qui fausse toute notion et fait de la plus saine normalité une monstruosité, une tare, une catastrophe.

Il est entendu que tous les films qui s'efforcent de ne pas ressembler aux autres et qui nous apportent la joie d'une idée ou le simple attrait d'une invention technique doivent être classés dans « l'avant-garde ». Un film qui ne se termine pas par un mariage, qui ne comporte ni salon bourgeois, ni dancing, ni coulisses de music-hall, est déjà bien près de l'avant-garde. Mais méfiez-vous tout à fait de la production horrifiante et dangereuse où le réalisateur a osé mettre un peu de sa personnalité et quelques soucis d'art. Immédiatement, on reléguera le film maudit dans le lazaret où la mort sans phrase et ignominieuse le punira bientôt de sa témérité.

Je parle naturellement des films français. Car pour les autres, qu'ils soient américains, allemands, scandinaves, russes ou japonais, les mots n'ont plus le même sens et les juges n'ont plus la même justice.

Ce sera la honte éternelle des censeurs français (je dénonce par ce terme les éditeurs alliés dans la mauvaise besogne aux exploitants) d'avoir méprisé et vilipendé des films comme *Don Juan et Faust*, *L'Image*, *Maldone*, *Hara-Kiri*. Ils nous apportaient, chacun à sa manière et selon sa fantaisie, des éléments d'esprit et de beauté. Ils élevaient le cinéma à la dignité d'art. Ils nous faisaient penser et vibrer, et en un certain sens, vivre.

« Avant-garde » déclarèrent nos censeurs — qui ne siègent pas rue de Valois ! « Au lazaret et qu'on n'en parle plus ! »

Et je vous le demande. En quoi *Maldone*, par exemple, ou *Hara-Kiri*, pour citer les films les plus récents, se différenciaient-ils du *Chant du Prisonnier*, de *Solitude*, de *La Foule*, ou de tant d'autres productions étrangères qui, malgré leur originalité et peut-être à cause d'elle, s'imposèrent chez nous. Leur seul malheur fut d'être français. On ne pardonne pas à un film français de ne pas être idiot. L'intelligence et l'esprit, c'est le privilège de la production étrangère. On fera fête à un *Métropolis* tout pesant de sa lourdeur germanique et on houspillera un *Don Juan et Faust* tout rayonnant de sa grâce française. Le premier sera salué comme « du grand art » et le second sera proprement relégué dans les oubliettes dont nul ne revient, comme un produit dangereux et perfide, une vraie peste, de « l'avant-garde » !

Triste signe des temps et du milieu ! Le cinéma vit de formules et de préjugés. Il a ses tables de la loi qu'aucune puissance n'est en état de renverser. Ne pourrait-il, tout au moins, réformer son langage et commencer par écarter de son vocabulaire certains mots impropres et terribles, des mots qui tuent ?

EDMOND EPARDAUD.

LIBRES PROPOS

La critique théâtrale parisienne était conviée ces jours-ci à juger une nouvelle pièce, *Débauche*. Nous n'avons pas vu *Débauche*, qui est peut-être un chef-d'œuvre. Quant au sujet, le simple résumé des journaux nous prouve que le titre est surabondamment justifié. Et nous ne vous conseillons pas d'y mener vos filles !

Les détracteurs de l'art muet n'en continueront pas moins à prétendre que le cinéma est l'école du vice. Comment pourrait-il, le pauvre, concurrencer le théâtre sur ce point ? Car voyez-vous la situation d'un metteur en scène qui viendrait avec un film intitulé *Débauche* ? La censure commencerait, avant toute vision, par supprimer le titre. Et si le film allait aussi loin dans la peinture de certaines mœurs modernes que la pièce sus-nommée, elle n'hésiterait pas une seconde à opposer son plus formel veto.

**

Tout Bataille y passera !

C'est de la folie. Coup sur coup nos réalisateurs, gent mou-tonnaire par excellence, nous ont donné *La Femme nue*, *La Possession*, *La Marche Nuptiale*, *Maman Colibri*. D'autres annoncent *Le Phalène*, *Poliche*.

Les œuvres complètes, quoi ! Et si l'on songe que tout ce théâtre est périmé, que ces pièces fallacieuses et prétentieuses ne trouvent plus asile que sur les planches des théâtres de lointaines sous-préfectures, on doit avouer que le cinéma est bien en retard sur les événements.

Les mêmes metteurs en scène qui ont juré de mettre tout Bataille en images sont pleins de mépris pour le film parlant. Mais que nous font-ils, sinon du théâtre où les paroles sont remplacés par des textes écrits ?

Quand nous déciderons-nous à faire des films qui ne soient ni des romans, ni des pièces de théâtre ?

**

Notre distingué collaborateur Michel Gorelof s'en prend, dans *L'Ami du Peuple*, à Jean Renoir au sujet de sa réponse à l'enquête de *Cinéma* où il déclara que « la nature lui faisait horreur ».

Gorelof soutient avec éloquence le parti de la nature contre celui du décor de studio.

« Le cinéma, écrit-il, étouffe de « poudre aux yeux », de grandeur factice, de mensonge. Mensonge psychologique, soumission aveugle et niaise à toutes les lois, à toutes les conventions même de la psychologie pragmatique, mensonge ignoble du jeu des acteurs, mensonge des décors pauvrement « somptueux », des sous-titres ampoulés, des foules inertes et chichement payées, des « reconstitutions » historiques grotesques, des salles faussement « modernes », de la publicité tapageuse. L'homme est oublié, ne compte plus. On fait grand, on fait lourd, on fait moche. L'humanité et la vérité poétique, on ne les trouve plus que dans les films de Charlie Chaplin.

« Le cinéma a besoin, terriblement besoin, d'une cure d'oxygène et de soleil. Il doit commencer par retrouver la nature. »

Mais la retrouvera-t-il ?

Nous avons plusieurs fois parlé, avec tous nos confrères, du « scandale des présentations ». Il nous faut reconnaître aujourd'hui que quelque chose de décent pouvait être réalisé à la satisfaction de tous.

L'autre jour, une présentation sensationnelle (elles le sont toutes) conviait les « ayants droit » au théâtre des Champs-Élysées.

Cette salle passe pour avoir le secret des bousculades homériques. Or, quelle ne fut pas la stupéfaction des invités en arrivant avenue Montaigne ! Les portes largement ouvertes vous laissaient passer sans dommages pour vos membres ou vos vêtements. Plus de nez contusionnés, plus de chapeaux enfoncés, plus de boutons arrachés ! Des contrôleurs amènes vous indiquaient dès l'entrée, et selon la nature des cartes présentées, les places qui vous étaient destinées. Ne vous offraient-ils pas même, avec le plus aimable sourire, les scénarios des films que vous alliez voir !

Adorable courtoisie, miraculeuse organisation. Il n'y eut ce jour-là, grâce à la bonne volonté et à l'esprit de décision des dirigeants de la Sofar, ni tués ni blessés. Les journalistes et les directeurs purent faire leur travail sans être obligés de se boxer entre eux.

C'était bien la première fois depuis les temps paisibles et bénis de la Mutualité, que pareille aubaine leur arrivait !

Gageons qu'ils en apprécieront d'autant mieux les films qu'on leur offrit dans le calme d'une salle rassérénée !

**

La musique est à l'ordre du jour à l'écran.

La Symphonie Pathétique et *La Valse de l'Adieu* ont été bientôt suivies de *L'Appassionata*, de *La Marche Nuptiale* et de *La Symphonie nuptiale*, en attendant *La Symphonie pastorale*, d'André Gide, qu'annonce Poirier et *La Sonate Clair de Lune* dont on prête l'intention à Gance.

Avec le film sonore nous verrons l'éclosion d'innombrables productions dont le thème essentiel sera musical. On ne trouvera pas toujours un *Chanteur de Jazz* ni un Al. Jolson, mais la musique pourra tout de même donner lieu à de beaux conflits lyriques que les images et les sons conjugués exprimeront.

Et cela vaudra au cinéma toute une clientèle raffinée qui le boudait encore.

**

Dédié à Jean de Merly, producteur du film de Jaubert de Bénac : *Les Croisés*.

Une affiche de la Cie P.-L.M. représentant les remparts d'Aigues-Mortes vient d'être collée sous les voûtes du Métro. Sur l'une d'elles une main inhabile a écrit au crayon : « De là partit Saint-Louis pour les Croisés ! »

Une autre main a écrit plus haut en caractères énormes : « Vive Saint-Louis ! »

Et l'on dira que les Français ignorent leur histoire ! Avouons que le cinéma les aide beaucoup à parfaire leur éducation en la matière.

LES QUATRE.

La Musique au Cinéma

Voici déjà quelques mois que les films sonores ont fait leur apparition en France — ou plutôt leur réapparition, puisqu'ils avaient déjà fait, il y a quelques vingt ans, l'objet d'une présentation, assez éphémère d'ailleurs, dans une de nos salles. Cette invention française nous revient-elle perfectionnée par l'étranger à un tel point qu'elle puisse s'imposer chez nous durablement et bouleverser, ainsi qu'on l'a prétendu, les programmes de nos cinémas ? Je crois qu'il est possible de répondre dès maintenant à cette question par la négative. La grande majorité de nos cinéastes ne croient pas à l'avenir du film sonore; nos musiciens paraissent résolus à engager la lutte contre lui. Quant au public, il n'a pas, sauf pour le cas très spécial et peut-être unique du *Chanteur de Jazz*, à Aubert-Palace, manifesté pour cette nouveauté l'emballement des foules américaines; attiré par la curiosité dans les salles qui présentaient des bandes sonores, il en sortait presque toujours désappointé.

Pourquoi la foule américaine s'est-elle montrée plus favorable que la nôtre au film sonore ? La chose tient, avant tout, à la profonde différence de tempérament entre les gens d'outre-Atlantique et ceux de chez nous. Les Américains ont un amour profond pour tout ce qui est mécanique; ils ont, de plus, un goût artistique infiniment moins développé que le nôtre, ce qui leur permet de se contenter d'une exécution musicale médiocre.

Le phonographe a toujours sa place dans tous les intérieurs des Etats-Unis, même lorsqu'il n'était qu'un instrument barbare dénué des perfectionnements techniques qui en ont fait depuis peu une machine susceptible de contenter l'oreille de l'artiste le plus exigeant. Il était naturel que les Américains accueillent de façon enthousiaste l'apparition des films sonores.

Une publicité comme on sait en faire chez eux, avait d'ailleurs, lancé l'affaire. La spéculation, comme toujours, s'en est mêlée. D'autre part, le coût des appareils n'étant pas ce qu'il est chez nous à cause du change, plusieurs centaines de salles furent immédiatement équipées pour passer des bandes sonores. Les grands établissements de New-York, le Roxy, le Paramount, le Rivoli, le Capitole donnèrent l'exemple: il faut toutefois remarquer que ces salles présentent la bande sonore seulement comme une attraction et qu'ils ont conservé leurs orchestres. Seuls, quelques cinémas plus modestes ont licencié leurs musiciens. D'après les dernières nouvelles, près de 1.000 établissements des Etats-Unis sur 20.000 seraient déjà équipés pour passer les bandes sonores. Il y a donc un succès incontestable, mais avant tout succès de curiosité nullement dû à la présentation d'un spectacle parfait. D'ailleurs, l'engouement semble déjà se ralentir et il est probable qu'avant peu les établissements d'une certaine importance, qui pensaient se passer d'orchestre, seront dans l'obligation de rappeler les musiciens, s'ils veulent conserver leur clientèle.

Je ne pense pas qu'en France l'exigence plus grande du public au point de vue artistique permette le succès des bandes sonores, du moins telles qu'elles sont présentées actuellement. Il est incontestable que l'invention n'est pas encore au point; chaque fois que l'on passe un film pour lequel il y a eu simultanément prise de vue et prise de sonorité, le synchronisme est assuré de façon parfaite. Mais l'émission sonore est toujours inférieure; la nécessité d'amplifier le son pour le conduire à l'oreille des auditeurs d'une salle de quelque importance, provoque des altérations fâcheuses. La voix humaine n'est compréhensible qu'à condition d'une attention soutenue; quant à la musique, il n'est pas exact de dire qu'on ait l'illusion parfaite de l'orchestre qui joue. On peut dire que jusqu'ici les films sonores qui ont été présentés dans nos salles ont déçu le public.

Le film *Ombres Blanches* présenté au Cinéma Madeleine, un des meilleurs qu'aient produits les studios américains, ne doit aucune part de son succès à l'accompagnement phonographique qu'on lui a donné.

L'attitude indifférente du public français n'encourage donc guère les directeurs de salles à faire le sacrifice nécessaire pour l'équipement en vue de la projection des films sonores. Avec les appareils américains actuellement en usage la dépense d'installation atteint, à cause du change près de 500.000 francs; cette somme n'est généralement pas compensée par l'économie d'un orchestre ordinaire qu'il faut garder quand même. Les chiffres sont prohibitifs pour les moyens et petits établissements. Dans ces derniers, il y a tendance à remplacer les orchestres très réduits qu'on employait, par des auditions phonographiques. Grâce à ce procédé, on peut, moyennant une assez faible dépense (une douzaine de mille francs environ) donner une exécution musicale excellente toutes les fois où il n'y a pas nécessité d'amplifier les sons, avoir un répertoire très varié. Le procédé est déjà employé avec succès par le Studio 28 et la Salle des Agriculteurs. Mais il y a là simplement remplacement de l'orchestre par un appareil mécanique sans synchronisme entre la musique et l'image.

Lorsque la bande sonore sera devenue plus parfaite — ce qui, j'en suis certain, se produira avant peu — amènera-t-elle une modification complète, un bouleversement total de l'industrie du cinéma ? Verra-t-on disparaître des programmes les films muets, remplacés par des comédies ou des drames avec dialogues ?

On l'a prétendu — à tort, à mon avis. Faire parler les personnages présentés à l'écran constitue une entreprise vouée à un échec certain: l'articulation des syllabes, nécessaire pour l'enregistrement sonore provoque des grimaces du plus fâcheux effet à l'écran. Au théâtre, ces défauts passent inaperçus à cause de l'éclairage moins intense, de l'éloignement du spectateur. Au cinéma, surtout dans les plans rapprochés, on évitera difficilement des rictus effarants. On ne peut donc songer à employer la parole au cinéma qu'à titre tout à fait exceptionnel; vouloir jouer à l'écran de véritables pièces comme au théâtre, ce serait conduire le cinéma à sa ruine, en faisant de lui un théâtre de second ordre. Conservons ce merveilleux art muet, « qui arrive à toucher sans éclats, sans grandiloquence, sans mots, par un geste, par le frisson d'une image ». Méditons ces paroles d'un auteur qui ne peut être taxé de partialité pour l'écran, puisqu'il ne s'agit pas d'un cinéaste, mais du plus justement célèbre de nos auteurs de pièces de théâtres, de Henry Bernstein lui-même.

Le cinéma ne reviendra donc pas, quoiqu'on dise, au théâtre par le moyen détourné du film sonore. Loin de moi l'idée de dénigrer cette invention merveilleuse qui peut, si elle est employée judicieusement, ajouter un attrait nouveau à nos films, tels qu'ils existent actuellement. La bande sonore permettra d'accompagner toujours le film par une musique appropriée, partition spécialement écrite ou passages de musique classique ou moderne adaptés aux scènes. Il est superflu d'insister sur l'importance de la musique au cinéma. On sait quel relief elle peut donner au film. Je ne veux citer, comme exemple, que la partition spéciale du *Joueur d'Echecs*. Par contre, combien d'entre nous, entrés par hasard dans quelque cinéma de quartier de Paris ou quelque salle de province, n'ont-ils pas frémi d'horreur, en entendant les accompagnements ahurissants donnés par un orchestre inhabile aux scènes d'un film ! Grâce au film sonore, la projection n'aura plus à souffrir de la musique qu'on lui adjointra. J'estime que c'est à cette utilisation de

la bande sonore que doivent songer avant tout nos maisons d'édition.

D'autre part, la bande sonore permettra la reproduction parfaite des bruits, puisqu'il y aura, désormais, prise des sons tels qu'ils existent dans la nature. A mon avis, cette utilisation est bien moins importante que la précédente, l'imitation des bruits est-elle vraiment nécessaire au cinéma ? Les opinions diffèrent sur ce point. Quand nous voyons voler un avion, est-il indispensible que nous entendions le bruit du moteur pour réaliser complètement la vision ? Lorsque dans le film *L'Argent*, on nous montre le grouillement de la foule sur le péristyle de la Bourse, cette vision est-elle plus forte si on permet à nos oreilles d'entendre les hurlements de cette foule ? Quand le film nous présente une scène champêtre, y a-t-il intérêt à reproduire le murmure du ruisseau ou le chant des oiseaux : dans ce cas, la musique n'est-elle pas capable de donner l'accompagnement rêvé ? Pour moi, je préférerai toujours aux imitations les plus parfaites les phrases inoubliables de la Symphonie Pastorale de Beethoven.

Je vois donc le film sonore, loin de révolutionner l'art muet, se borner au rôle modeste de remplaçant mécanique de l'orchestre humain. Cette nouvelle conquête du machinisme sera-t-elle heureuse ? Pour le dire, il nous faudra attendre les produits qui sortiront des « usines à musique » que l'on installera. Souhaitons qu'elles utilisent un outillage parfait et aussi un personnel d'une compétence artistique éprouvée. Il y a, malgré la concurrence du dollar américain, un rôle important à jouer pour notre pays dans cette industrie nouvelle. Il est, d'ailleurs, un problème très sérieux qu'elle soulève dès maintenant : l'utilisation de la musique mécanique dans les cinémas, les dancings, etc... est de nature à provoquer un chômage inquiétant dans la corporation des artistes musiciens; ce n'est pas encore demain, heureusement, que nos artistes seront chassés de leurs pupitres, mais l'avenir s'annonce pour eux assez sombre. La gravité de ce côté du problème ne doit pas échapper à l'attention des pouvoirs publics.

HENRI FRANÇOIS.

Les présentations de la Pax-Film

La Pax-Film présentera à l'Empire sa nouvelle sélection 1929, les 22, 23, 24, 29 et 30 avril.

Cette sélection se présente comme l'une des plus remarquables et des plus importantes de l'année. Elle contient en effet quelques-uns des chefs-d'œuvre de la cinégraphie européenne produits ces derniers temps, comme *Tempête sur l'Asie*, dont nous parlons d'autre part, *Volga en Feu*, *Le Village du Péché*.

La Pax-Film présentera encore *Neiges sanglantes*, *Peur avec Elga Brink*, *Les Nuits de Londres avec Jack Trevor et May Poulton*, plus une grande comédie sportive, *A bas les Hommes !* qui est interprétée par *Elga Brink et Werner Futterer*.

Nous recommandons tout particulièrement ces films à l'attention des directeurs et nous leur conseillons de ne pas manquer les présentations de la Pax-Film.

Le Drame du Mont Cervin

Une interview du réalisateur Mario Bonnard

Le Drame du Mont-Cervin, que vient de présenter la Luna Film, causa une émotion profonde. Jamais film de montagne n'avait suscité une telle curiosité et notre attente ne fut pas déçue. L'œuvre est magnifique et vibre d'une beauté incomparable.

Mario Bonnard qui réalisa ce film a, au cours d'une récente interview, exprimé quelques idées qu'il nous paraît intéressant de reproduire :

En marge des événements historiques et en leur opposant un thème humain, qui s'y superpose sans s'y mêler, j'ai tenté de créer un drame cinématographique dont les éléments naturels soient aussi des personnages. Je m'explique :

L'ascension du Mont Cervin fut la cause de nombreux drames de la montagne avant d'être enfin réalisée par l'Anglais Whympers, après de terribles difficultés.

L'Histoire m'a donc apporté l'un des éléments du film, la lutte de l'homme contre la montagne qui, grâce à ses propriétés photogéniques, devient un acteur du drame; l'imagination du scénariste lui a superposé un conflit humain né de l'Amour.

L'opposition de ces deux thèmes est à la base du film.

Quant à sa réalisation, elle nous a coûté bien des efforts. Je crois que jamais cet intérêt dramatique que présente une ascension n'a été enregistré avec le soin aussi pieux d'en faire un document vivant.

Et je veux dire par là que chaque image (chaque passage périlleux) est autre chose qu'un document froid, puisqu'elle est aussi un élément du drame...

Il y a aussi une question d'ambiance. Cette atmosphère saine et primitive de la montagne, nous avons tenté de la recréer. Nous avons tenté d'exprimer, aussi bien par le jeu des acteurs que par la franchise de la photographie, cette limpidité, cette transparence, cette pureté qui symbolise aussi bien la montagne que ceux qui l'aiment ou tentent de la maîtriser.



On tourne une scène de *Nuits de Princes* au studio de Billancourt.

De gauche à droite : Alice TISSOT (Mlle Mesureux), G. CLIN (Dr Chouvalof), G. LAMPIN, assistant de Marcel L'Herbier. Au premier plan : Marcel L'HERBIER (de dos), BUREL, assistant technique et S. SCHIFFRIN, directeur de la Sequana-Films.

Femmes abstraites

par Michel GORELOF

DES femmes ont été frustrées de leurs sourires et de leurs larmes, on vend ces sourires et ces larmes dans des palaces et des granges infectes, on les fait monnayer en pièces crasseuses et en sale papier bleu. Charmantes illusions ! Femmes brouillard ! Femmes abstraites et distraites ! Et les jeunes gens qui emportent vers leurs chambres maussades une petite, une grande provision d'adorable migraine...

Miss Joan Crawford : deux yeux et un sexe. Point de personnalité sociale, ni de corps. Le désir à l'état pur, envoûtant affreusement. Terrible. Mettez-lui une robe, elle la déchirera tout de suite. Son regard est espiègle comme le soleil qui taquine avec cruauté l'humanité toute entière. Qu'on songe à la longue traînée de boue et de larmes quand le soleil, après une courte et fallacieuse apparition, s'est retiré brusquement. Le soleil se rit, inhumain, de la boue et des larmes.

Bebe Daniels : l'exquise chaleur estivale. Rien ne peut résister à cette chaleur capiteuse et si douce, rien, rien, rien. Des yeux qui clignent avec une feinte modestie, des yeux qui cachent un univers noir, brillant et mortel. Le poison des pays du Sud.

Gina Manès : la femme de trente ans. Métaphysique étrange du plus mongole des sourires. Mains fermes et voix mélodieuse. Bel après-midi un peu dangereux.

Lya de Putti : le sang sombre. On ne l'imagine que dans un décor de fête foraine avec, vous savez, ces couleurs et ces bruits qui se déplacent légèrement tandis qu'on boit avidement du soleil et de la poussière sous forme de vin épais, capiteux. Attention aux morsures soudaines, après une paresse longue et dense, des couteaux.

Eleanor Boardman : la femme hygiénique. Hygiène morale et physique. Une fermeté incroyable dans le Bien et le blanc. Des yeux gris, lumineux et invariablement souriants comme le temps. Elle ne peut pas avoir l'accent américain, je vous assure ! Accent anglais, à coup sûr.

Tamarina (tel est, je crois, le nom de la protagoniste russe de cet admirable *Démon des steppes*, si vite oublié) : la femme qui hume la mort avec joie. Un léger, un à peine perceptible commencement de moustache. Ses narines !

Germaine Rouer : la femme française dans toute sa déchéance, dans toute sa grandeur. Belle, belle, belle. Femme, femme, femme. Le soleil et la fange peuvent se rencontrer très naturellement; ne sont-ils point au fond la même et unique matière ? Point besoin de grandiloquence vaine, germanique ou slave. Des cheveux bruns.

Mary Duncan : la plus extraordinaire de toutes et la sensation de bien-être soudain au cours d'un rêve ou moins saisissable. Quelque chose comme une affreuse d'une course vertigineuse en auto. Du bien-être qui se change vite en douleur.

*
**

Mary Duncan, Rouer, Tamarina, Boardman, de Putti, Bebe Daniels, Manès, Crawford, voilà de beaux pseudonymes. Voilà les pseudonymes enchanteurs de l'idée abstraite de la femme.

Le désir est abstrait. Une satisfaction, à peine s'il la trouve dans des sensations passagères. Transformer la foudre en machine, en usine, ce n'est pas mon affaire. Le vent parle tout d'un coup avec la voix de l'amour. Il reprend ensuite son infini discours stupide et morose.

Le cinéma, c'est le vague. Chevauchée floue des nuages. Des visages de femmes surgissent soudainement. Et se perdent. Et se perdent. Les amours de cinéma, les amours que fait naître chaque soir une sonnerie onirique, ne comportent ni lit, ni curé. Pas même de paroles. Pas même de frôlements. Mais pourtant cette longue rencontre de deux regards où s'engloutit et sombre la vie sociale toute entière, le monde tout entier avec ses armées, son or, son ennui...

Les femmes abstraites du cinéma existent-elles réellement ? Ont-elles des maris, des petits chiens, des automobiles, des amants ? Pleurnichent-elles pour avoir des bijoux ? Que m'importe ! Je ne veux pas le savoir ! Le cinéma, je le regarde comme une manière de machine merveilleuse, de machine à dégager partout l'amour et le rêve, à séparer le vraiment important de ce qui est flasque et quelconque — à substituer Dieu (dans l'acception générale, juste et « physiologique » de ce mot) à la convention un peu asphyxiante du « chaque jour ».

La photogénie, voilà pour la femme la plus sûre des épreuves. Une femme niaise et sans personnalité sera ridicule sur l'écran, au royaume des grands désirs concrétisés et vêtus de lumière. Mais la féminité réelle et sublime d'une Putti ou d'une Crawford ne peut que s'épanouir à travers cet objectif, qui « révèle l'aspect moral, le plus haut aspect moral de chaque chose » (Jean Epstein).

Qu'on fasse du commerce avec le rire abstrait et les larmes abstraites volés pourtant à des femmes en chair et en os, qu'il y ait combine, laboratoire, chimie, science, magie mécanique et tout ce qu'on voudra, cela m'importe peu. Grâce au cinéma, j'emporte chaque soir ma petite provision d'adorable migraine.

MICHEL GORELOF.



Édition Paramount.

LOUISE LAGRANGE

dans *Le Ruisseau*, réalisé par René Hervil d'après la pièce de Pierre Wolff

Quelques grands films Paramount renouvellent cette année l'art et la technique cinématographiques

Ce n'est pas encore cette année que nous pourrions déceimment négliger l'Amérique. L'effort tenté l'an dernier par plusieurs firmes d'Hollywood pour renouveler le vieux fond de scénarios sur lequel vivait depuis toujours le film américain, s'est encore intensifié. Et nous assistons aujourd'hui à une véritable renaissance de la production américaine, à un réveil si éclatant et si inattendu que nos hardiesses européennes nous semblent bien timides à côté des puissantes manifestations d'originalité venues d'outre-Mer.

La production Paramount nous a semblé cette année particulièrement riche de sensations fortes et nouvelles.

Une trentaine de films ont été déjà présentés ou sont en cours de présentation. Si nous exceptons quelques œuvres de production courante qui pourront encore constituer d'excellentes secondes parties de programmes, nous nous trouvons en présence d'une dizaine de films de premier ordre dont on peut dire que chacun renouvelle l'art et la technique cinématographiques.

Nous avons déjà parlé dans notre dernier numéro du film d'Ernest Lubitsch, *Le Patriote*, qu'une longue exclusivité vient de consacrer à Marivaux.

Fièvres est un admirable film



ERIC STROHEIM et Fay WRAY dans *Symphonie Nuptiale*.

d'atmosphère. Il nous montre le désir humain s'exaspérant sous le ciel en feu de l'Équateur. Quatre hommes sur une concession pétrolière, une femme. Il n'y a pas d'autres cadres ni d'autres personnages. Et c'est merveilleux.

La réalisation de Victor Schertzinger, l'interprétation de George Bancroft, de Neill Hamilton et d'Evelyn Brent assureront à ce film exceptionnel le succès qu'il mérite.

Ce que je viens de dire pour *Fièvres* pourrait tout aussi bien s'appliquer aux *Damnés de l'Océan*. C'est une œuvre du même ordre quoique plus romanesque

(le film est d'ailleurs tiré d'un roman de John Monk Saunders). La réalisation de Josef von Sternberg a une vigueur et un relief extraordinaires. Toute la reconstitution de la vie des soutiers a quelque chose d'hallucinant qui frappe étrangement. George Bancroft exprime son personnage avec une force dramatique qu'il serait bien difficile de dépasser. Et une artiste nouvelle, Baclanova, s'y montre déjà l'égale des meilleures.

Dans *Amour d'actrice*, Rowland V. Lee semble avoir voulu nous donner une transposition de la vie de Rachel. N'avait-on pas annoncé d'ail-



ALBERT CONTI dans *Femme*.

leurs que Pola Negri devait tourner une vie de l'illustre tragédienne française ?

Dans le film présenté il n'est plus question de Rachel mais d'une grande actrice quelconque au début du XIX^e siècle.

Sur un scénario très attrayant et parfois émouvant, Rowland V. Lee a composé un film qui doit à l'interprétation de Pola Negri son principal intérêt.

Il faudrait analyser en détails le jeu si délicat, si sensible, si frémissant de cette admirable artiste qui ne fut jamais si maîtresse de ses moyens dramatiques et expressifs. Un tel art ne se discute pas.

Femme est peut-être le meilleur film américain du genre, depuis *Comédiennes*. Ce genre ne se définit pas. Il est tout en détails et en nuances. Une mondaine élégante et jolie est très recherchée; elle sort beaucoup le soir et ne rentre souvent chez elle qu'au petit jour. Cette vie de dissipation qui n'a aucun rapport avec la noce crapuleuse fait le désespoir de Denise, fille de la jolie mondaine. Au bout, un double mariage, celui de la maman et celui de la fille. Et c'est tout.

Henri d'Abadie d'Arrast a animé ce thème extra léger d'un « mouvement » extraordinaire. Durant plus de 2.000 mètres, nous sommes véritablement sous le charme et nous ne demandons pas autre chose.

J'oubliais de dire que la jolie mondaine était Florence Vidor, ce qui explique beaucoup de choses !

Un jeune premier, si jeune qu'il a presque l'air par-

fois d'un enfant, se révèle dans *Femme*. Il se nomme Albert Conti. Nous entendrons parler de lui.

Le genre policier semble vouloir reflourir non seulement en Allemagne, qui nous donne *Les Espions*, de Fritz Lang, mais encore en Amérique. La Paramount nous a présenté quelques films : *Visages Oubliés*, *La Rafle*, *Interférence* qui, par leurs données mystérieuses ou leurs cadres, s'apparentent à ce genre toujours si attachant.

Les réalisateurs américains, Schertzinger, Josef von Sternberg ou Lothar Mendès, ont su renouveler des formules qui datent des premiers temps du cinéma. Par des moyens purement techniques, ils nous donnent l'illusion de la nouveauté et l'impression du jamais vu.

Une réalisation parfaite et une photo impeccable s'accompagnent d'une interprétation de premier ordre.

Visages Oubliés et *Interférence* sont interprétés par Clive Brook dont l'impassibilité et la sobre mimique s'adaptent merveilleusement aux circonstances dramatiques et anecdotiques des sujets. Dans le premier de ces films, réalisé par Schertzinger, Clive Brook a pour partenaires Mary Brian et Baclanova. Dans *Interférence*, il est entouré de l'étrange Evelyn Brent, de Doris Kenyon et de William Powell.

La Rafle est l'un des plus beaux films de toute la série Paramount. Déjà, *Les Nuits de Chicago* nous avaient initiés aux mystères des bas-fonds des grandes cités américaines. *La Rafle* est un film de la même veine et de la même force. Quelle peinture puissante de la vie des aigrefins, des filles, des détectives ! Mis en scène par Josef von Sternberg, ce film constitue un véritable document humain dont l'intérêt psychologique se double d'un intérêt dramatique extraordinaire.



BACLANOVA dans *Les Damnés de l'Océan*.

Comme dans *Les Nuits de Chicago*, George Bancroft anime de sa formidable personnalité l'action tour à tour pittoresque et pathétique. Près de lui, Evelyn Brent campe un type très achevé de fille élégante et cynique.

Dans *La Rafle*, grouille toute une humanité interlope et farouche. On s'étonne que les studios d'Hollywood puissent disposer de figurants ayant des types aussi appropriés aux situations exceptionnelles de ces films. La basse pègre, souteneurs et filles, qui s'agite dans *La Rafle*, est aux prises avec les policiers, grimpe dans le panier à salade, a le haut pittoresque et la verve gouailleuse de la vie.

Tout cela est d'une observation et d'une peinture extraordinaires.

Tous les films présentés cette année par Paramount n'ont pas l'originalité puissante de *La Rafle*, des *Damnés de l'Océan* ou de *Fièvres*. Cependant, tous sont susceptibles de capter l'attention du public par le double attrait de leur réalisation et de leur interprétation.

Fred Thomson dont la mort prématurée laisse un grand vide dans le cinéma américain, paraît dans deux films très attachants : *Amour d'Indienne* et *Le Cavalier Noir*.

Le merveilleux animateur de *L'Insurgé* et de *Sur les pistes du Sud* se retrouve ici avec toutes ses qualités de brillant cavalier, de sportif sympathique et d'acteur expressif. On admirera dans *Amour d'Indienne* certain duel au couteau à l'extrême bord d'un précipice qui est d'une sauvagerie épique.

Dans ce film notre compatriote Paoli, champion olympique du disque, interprète avec une belle vigueur le rôle important d'un trappeur.

La charmante et piquante Clara Bow anime plusieurs très jolies comédies : *La Belle aux cheveux roux* et *L'Amour joue et gagne*, réalisées par Clarence Bad-

ger, *Quand la Flotte atterrit*, réalisée par Malcolm Saint-Clair.

Voici deux films, attrayants et gais, interprétés par Bebe Daniels, *Chasseurs d'images* et *Monsieur Ma... demoiselle*.

Richard Dix se rencontre avec la jolie aviatrice Ruth Elder dans *Son Voyage en Chine*, une savoureuse fantaisie.

Fay Wray, partenaire d'Eric von Stroheim dans *Symphonie Nuptiale*, interprète avec Gary Cooper une très belle vision de guerre aérienne, *Les Pilotes de la Mort*.

Menjou et sa charmante femme Kathryn Carver animent un excellent film riche de sensations d'art, *Sa Vie Privée*, et Pola Negri est la grande interprète d'un film passionnant, *Les Trois Coupables*.

Mais voici un grand film hors-série, *Symphonie Nuptiale*, réalisé et joué par Eric von Stroheim.

Nous savions que Stroheim travaillait depuis près d'un an à ce film où il se proposait de mettre tout

ce qu'il avait en lui. L'impression ressentie à la présentation fut vraiment extraordinaire, malgré les trop nombreuses coupures que dut subir ce film et qui en dénaturèrent entièrement le caractère. Le rythme même de l'œuvre, d'après ceux qui l'ont vue dans son intégralité, est rompu et parfois absolument détruit. Cependant, il semble bien que Eric von Stroheim ait donné là le meilleur de lui-même. Non que le sujet parut toujours d'une profonde originalité, mais la manière directe, parfois brutale, du réalisateur transforme tout et il y a là une telle science du détail cinématographique que nous sommes parfois tentés d'abstraire le fond même du sujet.

Techniquement et photographiquement, *Symphonie Nuptiale* est d'un grand maître. Mais un tel film mériterait une étude particulière et nous aurons l'occasion d'y revenir plus longuement.

R. T.

LE DRAME DU MONT CERVIN



MARCELLE ALBANI

la principale interprète de cette grande production présentée par Luna Film.



**Trois grands films
présentés
par la PAX-FILM**



De haut en bas :

TEMPÊTE SUR L'ASIE

de Poudowkine

LA VOLGA EN FEU

de J. Taritsch

LE VILLAGE DU PÉCHÉ

d'Olga Préobraschenskaja

La nouvelle production Franco-Film

Depuis trois ans, nous suivons les efforts courageux de M. Robert Hurel pour doter le cinéma français du vaste organisme qui lui manquait, comprenant à la fois production, studios, édition et location, exploitation.

La Franco-Film a, peu à peu, réalisé tout son programme qui s'enrichira encore prochainement de réalisations nouvelles.

Nous en tenant aujourd'hui au seul domaine de la production, nous devons constater que de sérieux progrès ont été apportés à la constitution des programmes d'année en année.

Les présentations que vient d'organiser à l'Empire et au Théâtre des Champs-Élysées la Franco-Film marquent une nouvelle étape en ce sens.

Six films français, onze films étrangers figuraient à ces séances qui attirèrent de nombreux directeurs et obtinrent un grand succès.

Les six films français étaient : *Figaro*, *La Possession*, *L'Appassionata*, *La Femme Révée*, *L'Arpète*, *La Maison au Soleil*.

C'est en amalgamant les trois pièces de Beaumarchais, *La Mère coupable*, *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*, que Gaston Ravel réussit à composer un scénario qui, tout en gardant l'esprit de Beaumarchais, satisfaisait aux lois du mouvement cinématographique.

On connaît le goût de Gaston Ravel pour le XVIII^e siècle, ses grâces surannées, ses mariages, ses générosités raffinées de cœur et d'esprit. Le sujet de *Figaro* devait le tenter. Il le traita en véritable artiste et il serait bien malaisé de relever dans son film la moindre faute de goût non plus que la moindre anachronisme.

Un excès parfois de subtilité et d'afféterie embarrasse l'action et gêne le spectateur, mais l'enveloppement du sujet est si imprégné de vraie élégance et de

poésie sentimentale qu'on oublie ce léger défaut.

Les décors et les costumes sont d'un goût délicieux. Quelques paysages naturels semblent échappés de toiles de Watteau ou de Lancret.

L'interprétation féminine avec Arlette Marchal, si vraiment jolie et délicate en comtesse Almaviva, et Marie Bell, une très accorte Suzanne, a semblé supérieure à l'interprétation masculine. Cependant, E. Van Duren est un sympathique Figaro, un peu trop joli cœur, et Jean Weber est un Chérubin assez dans la tradition de Mozart. Tony d'Algy est un très séduisant comte Almaviva et Léon Bélières un traditionnel Bartholo.

La Possession accuse toutes les qualités particulières à Léonce Perret. Ces qualités sont multiples et concernent aussi bien le découpage, le montage que la mise en valeur des situations, la réalisation des grandes scènes ou la technique photographique.

Léonce Perret n'a pas toujours conservé à l'œuvre d'Henry Bataille son esprit ou du moins sa trame. Mais il est d'abord essentiel, pour un metteur en scène, de faire un film et Perret s'y entend. *La Possession* peut être donnée comme le type même du film commercial comportant tous les éléments d'attraction : fêtes de nuit, dancing, feux d'artifice, music-hall, etc...

L'interprétation de *La Possession* est remarquable avec Francesca Bertini, vibrante et passionnée; Jane Aubert qui se révèle du premier coup comme une de nos plus spirituelles et charmantes fantaisistes de l'écran; Gil Roland, jeune premier vraiment jeune; Pierre de Guinguand, excellent dans un rôle de viveur; André Nox, qui pourrait faire beaucoup mieux que de silhouetter des types conventionnels.

La photo est, comme toujours, très bonne et certains tableaux particulièrement bien



Francesca BERTINI et Pierre de GUINGUAND dans *La Possession*.



MARIE BELL et E. VAN DUREN

dans *Figaro*, réalisé par Gaston Ravel avec la collaboration de Tony Lekain

Production Franco Film



FRANCESCA BERTINI

dans *La Possession*, réalisé par Léonce Perret d'après le drame d'H. Bataille.

Production Franco Film

éclairés procèdent du meilleur art visuel.

Nous avons déjà parlé longuement dans notre dernier numéro de *L'Appassionata*, le beau film de Léon Mathot, et de *La Femme Révée*, réalisé par l'habile metteur en scène Jean Durand.

La Maison au Soleil, que Gaston Roudès adapta d'un roman de Raymond Clauzel, a surtout un mérite, celui de nous donner un lot de photographies incomparables de paysages méridionaux. Gaston Roudès prouve là son sens profond de la nature et il a su jouer de la lumière en artiste. Lui rendre cet hommage n'est que justice.

L'intrigue dramatique du film, qui se rattache à des événements de la grande guerre, est traitée avec habileté, mais parfois aussi avec un peu de confusion et de lenteur.

Quelques artistes notoires soutiennent vaillamment le jeu : France Dhélia, toujours vibrante, Gaston Jacquet, inégal, Georges Melchior, très consciencieux, Henri Bosc, un jeune premier sympathique.

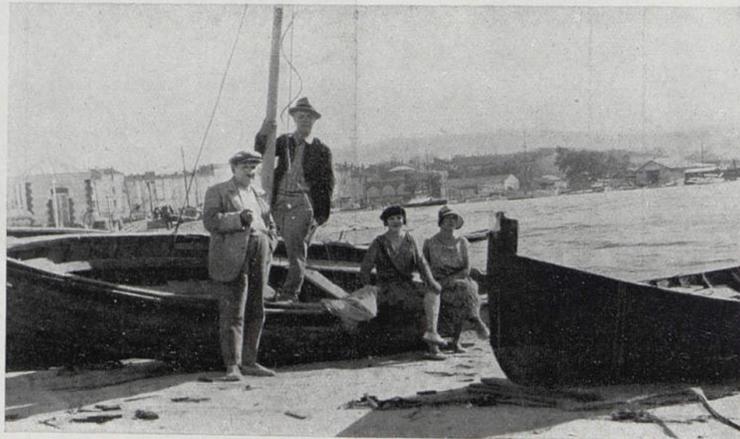
La place nous manque pour parler comme il conviendrait de la remarquable sélection étrangère de la Franco-Film. Des films comme *Sur les Cimes d'Acier*, *Taxi*

13, *Sa nouvelle Patrie*, *Nuit de Folie*, *Le Lien Brisé*, *Le crime de M. Benson*, *Deux Coqs*, *Le Gosse du Cirque*, *Ce n'est pas votre main...* *Madame*, *La Cote d'Amour*, *Le Destructeur*

représentent le meilleur des productions américaines et allemandes, avec de



Lucienne LEGRAND et RAVET dans *L'Arpète*.



Une scène de *La Maison au Soleil* avec France DHELIA (au milieu).

grands artistes comme William Boyd, Clive Brook, Rudolf Schildkraut, Jacqueline Logan, Hélène Costello, Louise Dresser, Chester Conklin, Harry Liedtke, etc...

Ces films se recommandent généralement par l'intérêt de leur scénario, la beauté de leur réalisation et de leur interprétation. Résultat d'une rigoureuse sélection ils ont été choisis par les services de distribution de la Franco-Film comme devant intéresser le public français.

Ainsi les directeurs pourront s'adresser en toute confiance à la grande firme de la rue Caulaincourt pour la composition de leurs programmes.

Mais les films dont nous parlons plus haut ne constituent qu'une partie de la production Franco-Film 1929. De nouvelles présentations auront lieu très prochainement au cours desquelles la Fran-

co-Film complètera son programme pour la saison 1929-1930. Nous aurons l'occasion d'en parler longuement.

Quant à la grande production *Tarakanowa* qui est réalisée actuellement aux studios de Nice sous la direction de Raymond Bernard, elle représentera le

maximum des possibilités françaises dans le domaine de la réalisation cinématographique.

Mais ce film ne sera terminé que dans quelques mois et sera la grande production nationale de la saison prochaine.

Nous l'attendons avec confiance.

Paul LÉRINS.

COURRIER DES STUDIOS

GASTON RAVEL

TOURNE LE COLLIER DE LA REINE

C'est dans un immense décor, représentant les galeries du Palais-Royal, que Gaston Ravel, assisté de Tony Lekain a donné les premiers tours de manivelle du *Collier de la Reine*. C'est Mme Jefferson-Cohn qui remplace Pola Negri dans le rôle difficile de Marguerite de La Motte. Diana Karenne, Pierre Batcheff et Fernand Fabre furent les interprètes des premières scènes...

Plus tard, une scène de réception : l'arrivée de Marie-Antoinette, venue secrètement chez Madame de La Motte, sera enregistrée avec Diana Karenne, une reine charmante, Jeanne Evrard et Mme Jefferson-Cohn.

C'est Jean Weber qui interprète le rôle de Reteau de Vilette, amant de la reine. Georges Lannes est un brillant cardinal de Rohan.

L'action de ce grand film se déroule entre 1785 et 1786. La reconstitution des décors a été faite avec un remarquable souci d'exactitude.

Parmi les principaux décors du *Collier de la Reine*, nous verrons la rue Saint-Claude, la cour du Palais de Justice, la salle du Parlement, la Conciergerie, la Galerie des Glaces et l'appartement de la Reine, ainsi que les maisons du Petit Trianon.

Tous ces décors sont dus à Tony Lekain, le collaborateur assidu de Gaston Ravel.

AUX CINEROMANS, LA TENTATION

Le hall d'un grand Palace de Cannes, égayé par une vasque de mosaïque, prolongé par une élégante terrasse, voici l'un des principaux décors de *La Tentation*. Loin de la foule bruyante, Claudia Victrix écoute les propos d'amour que lui tient Lucien Dalsace. La jeune femme ne peut dissimuler son émotion. Cependant, elle entend rester fidèle à son mari. Déjà Dalsace forme le projet de faire disparaître l'autre...

Et le lendemain (les décisions sont vite prises au cinéma) nous retrouverons Lucien Dalsace devant la Cour d'Assises, poursuivi par le visage de l'assassiné qui l'obsède, hallucinant...

La Tentation s'annonce comme une grande production française. Rien n'a été négligé pour permettre au réalisateur d'atteindre à la perfection. L'interprétation du film est excellente et les moyens techniques dont on dispose à Joinville sont trop connus pour qu'il soit besoin d'insister.

LA MEILLEURE MAITRESSE

René Hervil vient de commencer, au studio du « Film d'Art », sa nouvelle production dont Sandra Milowanoff et Tramel seront les vedettes. Ce dernier, perché au haut d'une échelle dans une immense bibliothèque publique, se livre avec force gestes à des explications tendancieuses qui ne concernent pas l'avenir du film, celui-ci étant assuré puisque René Hervil en est le réalisateur.

PARCE QUE JE T'AIME

L'interprétation de cette production, réalisée par Grantham Hayes pour Integral-Film, réunit les noms de Diana Hart, René Ferté et Nicolas Rimsky. Ce grand acteur, dont on a trop souvent voulu faire un comique et qui semblait cependant, de par son masque, disposer de toutes les qualités nécessaires à l'expression dramatique, trouve ici le rôle qui lui convient.

Le personnage qu'il anime dans cette production, aujourd'hui terminée, est celui d'un vieillard dont l'amour mal récompensé est une cause de tristesse et de désillusions...

Enfin, il faut signaler l'apparition de Van Dongen et de Foujita, nouveaux « collaborateurs » du cinéma, qui reproduisent à l'écran le tour de force exécuté auparavant au Bal des Petits Lits Blancs.

LES TACITURNES

Jacques de Casembroot, un jeune réalisateur à qui nous devons le scénario du *Perroquet vert* et qui mit récemment en scène un amusant film de court métrage joué « à la manière d'avant guerre », a entrepris, il y a quelques jours, la réalisation d'une nouvelle production intitulée : *Les Taciturnes*.

Ce sera là un âpre et simple drame dont l'action se déroule parmi les « gens de la mer ».

Les interprètes de ce film, au nombre de trois, sont : Jean Dehelly, Michèle Verly et Jim Gérald. Les premiers intérieurs de ce film ont pour décor une humble cabane de pêcheur et le cabaret d'un petit port.

MARCEL L'HERBIER

TOURNE NUITS DE PRINCES

C'est dans une pension de famille, puis dans une boîte de nuit, puis dans une pauvre chambre d'hôtel où Jaque Catelain malade (Vassia) s'étirole, que Marcel L'Herbier nous entraîne.

Gina Manès reçoit tristement l'aveu passionné de l'amour de Catelain qu'elle sait condamné et qui tousse à fendre le cœur. Tout cela n'est heureusement que fiction et au café du coin, nous nous retrouvons tous bien portants, devant une table chargée d'apéritifs. L'Herbier retire ses lunettes d'écaille et sourit...

L'œuvre de Kessel, transposée à l'écran par Marcel L'Herbier, ne pourra que gagner en vigueur, et les caractères un peu arbitraires du livre prendront dans le film un relief plus saisissant. Gina Manès a enfin trouvé, après *Thérèse Raquin*, une occasion nouvelle d'utiliser son grand talent. Elle est le type même de l'interprète destinée à être dirigée par un L'Herbier, méthodique et intelligent. Il nous est permis d'attendre beaucoup de *Nuits de Princes*.

FRANÇOIS MAZELINE.



Accompagnée de la princesse de Lamballe (Jane Evvard), la reine Marie-Antoinette (Diana Karenne) rend visite à la comtesse de La Motte (Marcelle Jefferson-Cohn).



LE COLLIER DE LA REINE

Mise en scène
de GASTON RAVEL
en collaboration
avec TONY LEKAIN
ECLAIR PRODUCTION
AUBERT EDITION



Mme MARCELLE JEFFERSON-COHN
dans le rôle de la Comtesse de La Motte
du *Collier de la Reine*.



Liane Haid
dans "Le Chevalier d'Eon"

Les
nouveaux films
AUBERT
production 1929
seront
présentés
prochainement
au Caméo



Lily Damita
dans "Tu ne mentiras pas"

Charles Vanel
dans "Waterloo"



Rimsky et Ellen Richter
dans "Immoralité"



ETAT DU CINÉMA EUROPEEN

L'Industrie

Cinégraphique Anglaise ⁽¹⁾

C'est en 1927 que le gouvernement anglais commença de s'inquiéter des problèmes relatifs à l'industrie cinématographique. Les dominions « s'américanisaient » de plus en plus sous l'influence indirecte du film d'Hollywood. C'est donc pour des raisons morales et politiques que le gouvernement décida de favoriser le développement de l'industrie nationale.

En 1927, le film anglais représentait 4 % du programme des salles. La loi du « quota » décida qu'en 1929 il devrait représenter 7 1/2 % des programmes, chiffre qui sera élevé progressivement jusqu'à 20 % en 1939.

Cette loi du quota a donné à la production anglaise agonisante, un renouveau de vie et d'activité. En quelques mois, 240 millions de francs ont été souscrits pour la formation de nouvelles sociétés de production. Les actions des dites sociétés, après avoir profité de l'engouement du public, sont redescendues à un taux normal. Actuellement, les deux principales sociétés de production en Angleterre sont :

1° Gaumont British Pictures Corporation;

2° British International Pictures.

La Gaumont British a voulu « asseoir » sa production sur une exploitation suffisante. Elle s'est donc efforcée de disposer d'un circuit de salles, et l'essentiel de sa politique a été l'acquisition de théâtres. Actuellement, la Gaumont British dispose de 200 théâtres. (Elle paraît même disposer de 300 salles; car elle aurait acquis, dit-on, le circuit de la Provincial Theatres qui comporte 100 cinémas, mais je n'ai pas de certitude à ce sujet.)

Le capital total de la Gaumont British serait donc d'environ quinze millions de livres, soit presque deux milliards. (Nous comprenons dans ce chiffre le capital de toutes les filiales; la Gaumont British représentant directement environ 300 millions de francs.)

Ces chiffres suffisent à indiquer l'importance de cette firme, représentée en France par M. Graham-Maingot, directeur de Victoria-Films.

Le capital de l'autre firme, la *British International*

(1) Voir *Cinéma*, n° mars.

Pictures, est d'environ 150 millions de francs. Elle limite son activité à la production et à la distribution. Afin d'organiser son système de distribution, la British International a acquis des actions de plusieurs grandes sociétés européennes (Pathé-Consortium en France, Cinema Art Films en Australie, First National Pathé et Wardair Films en Angleterre). Elle s'est assurée d'autre part le contrôle de la Sascha Film de Vienne, qui distribue en Europe centrale, et elle a fondé aux Etats-Unis, la « World Wide Pictures ».

Les deux grandes firmes anglaises disposent de moyens puissants. Pour en obtenir un rendement intéressant il leur faut produire des films de qualité, qui justifient ainsi de l'immobilisation d'énormes capitaux. Or, la production anglaise est encore d'une qualité assez médiocre. Cependant, les progrès réalisés en deux ans ont été considérables. Et le film anglais a actuellement atteint à la même classe que le film français. La technique des films anglais est en général assez bonne. La photographie en est souvent supérieure à celle que l'on réalise en France. (C'est que les Anglais disposent de studios bien aménagés et qu'ils ont su engager des techniciens étrangers, Allemands et Américains, qui leur ont appris le métier cinématographique.) Les producteurs britanniques ont également engagé des artistes étrangers de qualité. D'ailleurs, l'élément indigène fournit d'excellents interprètes, surtout masculins. Les interprètes féminines sont en général jolies, élégantes, mais un peu froides aux yeux du spectateur continental. Il y a, en Angleterre, quelques réalisateurs de talent (Anthony Asquith qui réalisa *Un cri dans le métro*, par exemple); mais la grande faiblesse du film anglais est dans le scénario et le découpage. Les scénarios des films anglais sont, le plus souvent, littéraires et dépourvus d'intérêt. On ne crée sans doute pas une industrie et un art en deux années; mais les résultats déjà obtenus sont dans l'ensemble, satisfaisants et il faut envisager l'avenir avec optimisme. On ne saurait terminer un article traitant du film anglais, sans indiquer que tout l'effort des capitaux britanniques semble actuellement porté sur le film parlant, dont plusieurs procédés ont été brevetés en Angleterre. Ces procédés sont actuellement exploités ou en voie d'installation dans les grands circuits de salles. Il est encore trop tôt pour connaître les premiers résultats de cette nouvelle forme d'activité cinématographique britannique.

FRANÇOIS MAZELINE.

LES FILMS PRESENTES

Une petite femme en habit.

Comédie.

Un film gai, très gai, dans lequel, pour la joie de nos yeux Madge Bellamy montre ses jambes parfaites et ouvre toutes grandes ses prunelles. Après s'être fait renvoyer de chez le fleuriste où elle travaille, elle rencontrera à la fois Bradley (Johnie Mack Brown) qui veut l'épouser et Courtney (W. Mac Grail) qui veut l'entretenir. Devant les superbes toilettes qu'offre Courtney, Madge et sa vertu faiblissent un tantinet. Sur le conseil de son amie Millie, la jeune fille accepte les présents. Mais Courtney devenant trop audacieux, elle lui jettera à la tête tous les vêtements offerts — y compris sa robe — et fuira en chemise de dentelle... Sur son chemin, à cause de la censure certainnement, elle trouve un habit d'homme qu'elle revêt. L'habit appartenant à Bradley, vous devinez comment finit le conte, car c'est un conte bleu fait pour la gloire de Madge Bellamy et le plaisir des spectateurs.

(Production Fox-Film.)

Pour l'amour du sport.

Comédie.

Est-ce le printemps et la joie de vivre qu'il porte en lui nous valent cette floraison de films joyeux ? Voici encore une très bonne production qui, sous couleur de sport, développe les aventures extra-conjugales et conjuguées de trois couples. Une scène qui obtint un franc succès est celle-ci : l'une des épouses (abandonnée d'ailleurs par son mari sur une route) est renversée dans l'eau par une auto. Elle accepte de se déshabiller dans la voiture pour faire sécher ses vêtements. Un vagabond vole ceux-ci. Et c'est une femme complètement nue que le propriétaire de l'auto doit ramener chez elle... Citons encore le voyage au Mexique et le tableau final avec la gorgerette à initiales. Vera Reynolds et Harrison Ford mènent le jeu en-diablé avec brio et pour l'amour du sport !

(Production Columbia. - Monopole Haik - Sélection Ratisbonne.)

Au service du Tsar.

Film allemand

Ce film, réalisé par Strijevski, est aussi extraordinaire dans son développement qu'attrayant dans la succession de ses scènes échevelées.

Carmen Boni est bien jol'e et joue de l'angoisse à ravir; quant à Mosjoukine, il ne nous a jamais paru plus en possession de son élégance et de sa jeunesse qu'en cette production.

Une fête chez le tsar, une poursuite comme on les aime à la Sofar, de l'amour, du mouvement font oublier certaines photographies un peu flou. Auprès de Mosjoukine et de Carmen Boni, George Seroff n'a qu'à paraître pour susciter le rire.

(Production Greenbaum-Sofar.)

Lady Raffles.

Film d'aventures policières.

Une intrigue mouvementée dans laquelle la femme du monde (Lylian Tasliman) est une cambrioleuse et la voleuse (Estelle Taylor), qu'on soupçonne être « Lady Raffles », une détective. Toutes les deux sont jeunes et jolies. L'action court vers son but matrimonial à toute allure et par-dessus maints dramatiques obstacles. Roland Drew, sympathique et beau garçon, aide à suivre avec intérêt ce film policier.

(Sélection Ratisbonne.)

Anny de Montparnasse.

Film allemand.

Le délicieux film tout en fraîcheur, tout en esprit et qui semble tellement de chez nous que nul Parisien ne saura y rester insensible.

Que de gags, que de trouvailles, que de scènes charmantes et qui font honneur au réalisateur Charles Lamac. Le rire sain que cet ensemble suscite est d'une qualité trop rare pour qu'on ne s'y livre pas sans réserve.

Deux fois, j'ai vu ce film et avec le même plaisir ravi qui ne m'empêche pas son enthousiasme.

D'ailleurs, Anny Ondra, cette étonnante Anny de Montparnasse, monte d'un coup au premier rang des stars joyeuses, celles qui, à l'instar des Madge Bellamy et des comédies de Mac Sennett, mènent au succès dans un mouvement précipité et gai. Ménade rieuse, les œuvres où elles paraissent.

J'ai peur, en signalant certaines scènes, d'en enlever le meilleur : on ne décrit par un vin exquis, on le boit... Allez voir *Anny de Montparnasse*, c'est l'antidote des neurasthénies les mieux chevillées; il y a bien longtemps qu'on a vu une production de cette qualité comique. Aux côtés d'Anny, la grande triomphatrice, André Roanne est très à son aise.

(Production Sofar.)

Les Tisserands.

Drame.

Voilà une adaptation écranique digne du drame de Gerhart Hauptmann. Vers 1860, les ouvriers tisserands arrivaient tout juste avec leur salaire à ne pas mourir de faim. Lorsqu'ils apprennent que leur patron vient de réduire de moitié leur maigre paye, des machines fournissant travail égal à un prix inférieur, ils se révoltent. Le patron doit fuir et la police recule devant ces hommes qu'entraîne le fameux chant des tisserands : « Ici-bas, il faut une justice. C'est notre linceul que nous tissons. » Les ouvriers triomphent.

Le souffle humanitaire qui anime l'œuvre débordant le cadre étroit de l'écran passe dans l'âme du spectateur et lui fait suivre avec intérêt cette véridique et triste histoire, contée en tableaux sobres et émouvants.

(Production Fréd. Zelnick. - Sélection Ratisbonne.)

Après la rafle.

Film américain.

C'est là un film contre lequel on aurait très volontiers exercé sa verve; il appartient, en effet, au genre mélo de la femme qui se rachète, puérile Marie-Madeleine de bas étage qui, après avoir eu tous les vices, a soudain toutes les vertus. Vous vous imaginez que cette femme se mariera et que l'époux ne saura rien mais que le passé, bientôt, menacera de réduire à néant les excellentes dispositions de la dame au camélia. Sans doute, il y a tout cela, mais en plus le jeu des artistes, si bon, si soutenu, si vrai qu'il a non seulement sauvé le scénario, mais l'a rendu très vivant, très pathétique. En effet, Mary Astor, Robert Elliot et Ben Bard rivalisent et sont tellement dans la peau de leurs différents personnages — femme déchu, souteneur, policier — qu'ils deviennent obsédants. Sans aucun doute, grâce à eux et à la mise en scène habile d'Irving Cummings, *Après la rafle* sera un très gros succès populaire.

(Production Fox-Film.)

De sept heures à minuit.

Film français.

Nouvelle, nous avertit Pierre Weill, jeune metteur en scène qui montre en cette œuvre tant de dons qu'on peut avoir confiance en son avenir.

Il n'y a ni avant-garde ni technique prise à rebrousse-poil comme on y excelle quand luit en vous le soleil des moins de 30 ans.

Mais telle qu'elle est, cette œuvre est infiniment charmante, rythmée, poétique, nuancée... On n'a qu'un regret : sa brièveté. Et félicitons la principale interprète, la gracieuse Colette Darfeuil.

(Production Erka.)

Papoul.

Film français.

Ce film n'a pas la prétention de nous étonner; c'est là un film de débutant et qui a eu le tort de s'attaquer à un scénario qui n'était ni bien nouveau dans sa forme, ni bien attachant par son intrigue. Le rêve est ce qui se manie avec le plus de difficulté si l'on veut échapper à l'absurde.

Cependant, il y a là, tout de même, assez de promesses pour qu'on fasse confiance à la prochaine œuvre de More Allegret...

(Production Braunberger - Edition Fox.)

Flammes.

Film allemand.

A ne s'y point tromper, c'est là un film qui a été construit pour Olga Tschékowa. Il s'ouvre sur une partie de chasse et des paysages larges et donne déjà une impression de vagabondage à travers les sentiments comme à travers les taillis et le monde. Un avion surgit, l'aventure, l'inconnu, le nouveau.

Et voici l'intrigue qui se noue; l'abandon des steppes où l'on dessèche, dans un bonheur stérile, sa jeunesse; et bientôt, tout le tumulte de la vie, le bouillonnement des arènes et des enthousiasmes, la flambée des espoirs... Flammes ! Rideau final qui, au lieu d'être tiré vers le bas comme tout ce qui est sujet à la pesanteur, s'élève dans la désagrégation purificatrice du feu. C'est une œuvre pessimiste mais qui plaît à cause de son symbole altier. Toute la vie est en elle, splendide et bâtarde, instincts et soif de durée...

Des scènes sont remarquables; je n'en veux retenir que cet incendie de grand magasin qui a dû susciter des prodiges lors de la réalisation. La photographie est nette, sans faiblesse.

Quant à Olga Tschékowa, elle est la femme dans toute la frénésie de son épanouissement, la femme que brûlent les midis et qui se donne dans la splendeur dorée de ces heures méridiennes. Arthur Posen est, auprès d'elle, un matin plus doux où la vie est encore au ralenti.

(Edition Luna Film)

La païenne.

Film américain.

Jetta Gondal a une plastique incomparable. Elle paraît dans le premier tableau et ne manque pas de nous séduire incontinent.

Le drame est un peu dur qui met aux prises deux frères, dont un trop jeune colonel français et un virtuose violoniste. Mais comme l'action rebondit sans languir; comme il y a de la volupté qui s'exacerbe sur le fond lumineux de la mer, on s'aventure bien volontiers au sillage de sirène de cette païenne. On s'attendrit même et l'on trouve en vérité fort dommage qu'elle puisse trahir et que des balles picorent sa chair faite pour les baisers et les enlacements illimités.

Victor Varconi et Joseph Schildkraut sont les rivaux qui se partagent cette chair orientale; ils la mangent de caresses à l'européenne en des pays pleins d'âcre soleil et de sable ou su la murmurante trame de l'eau.

(Erka Prodisco.)

PIERRE HEUZE.

Tempête sur l'Asie

de W. Poudowkine

Le dernier film du célèbre réalisateur russe W. Poudowkine *Tempête sur l'Asie* nous sera bientôt révélé par la Pax-Film.

Ce film obtient actuellement un succès sans précédent en Allemagne et le Marmorpalast de Berlin a dû le maintenir plus de dix semaines, ce qui est, là-bas, exceptionnel.

Tempête sur l'Asie (Tschyngys-Khan) offre ceci de particulier que Poudowkine le tourna entièrement en Mongolie avec des indigènes. Jamais aucun appareil de prise de vues n'avait été posé dans le pays et la difficulté pour les réalisateurs s'accrut de ce que personne d'entre eux ne parlait la langue mongole.

Le principal interprète masculin est le Mongol Inkschinoff; son rôle de l'héritier de Tschyngys-Khan constitue ses débuts, mais l'on peut prédire qu'il n'en restera pas là.

Cinémonde cite un fait qui montre quelles furent les difficultés de la prise de vues. On sait que l'on a l'habitude de tourner plusieurs fois une même scène pour assurer la perfection de la reproduction. C'est ainsi que, pour une certaine prise de vues, on avait dû faire appel à un grand nombre de cavaliers et l'on ne savait pas comment arriver à les rassembler. On imagina ceci: le gouvernement fit savoir à tous les villages environnants qu'à un certain endroit, le dimanche, un événement très intéressant se produirait et demanda que le plus grand nombre de cavaliers s'y rende. En effet, à l'endroit indiqué, plus de 400 hommes à cheval se trouvèrent au jour fixé et ils furent extrêmement intéressés par ce qu'on leur montra, car il s'agissait d'un aéroplane.

Alors Poudowkine les rassembla et leur demanda de se diriger au galop vers une sorte d'estrade qui avait été érigée au milieu de la steppe et sur laquelle étaient placés les appareils de prise de vues. Ils obéirent immédiatement et, dans une cavalcade démoniaque, ils se ruèrent dans la direction indiquée. Comme ils ne savaient pas de quoi il s'agissait, ils pensaient que cela constituait seulement une sorte de manifestation de gratitude pour le spectacle de l'oiseau merveilleux qui leur avait été montré et, sans tenir compte des cris et des gesticulations des régisseurs, ils disparurent à l'horizon.

Fort heureusement Golownjia, le fameux opérateur de Poudowkine, avait pu en cette seule occasion réaliser une bande parfaite, et cette fuite désordonnée n'eut pas de conséquence fâcheuse.

Poudowkine, à qui l'on doit *La Mère* et *La Fin de Saint-Petersbourg*, deux des films les plus caractéristiques de la production soviétique, nous révèle dans *Tempête sur l'Asie* un pays hier encore presque ignoré et dont les mœurs mystérieuses nous ont été décrites par quelques audacieux explorateurs.

Nous attendons la nouvelle œuvre de Poudowkine avec impatience.

LES DEBUTS DE MARC DESTHY

IL 'ETAIT au café de Madrid, après la « première » de la *Vierge Rouge*, à Marivaux.

Un groupe de critiques s'entretenait de ce nouveau film et tout le monde était d'accord pour en vanter les mérites. Le talent des deux principaux interprètes : Marc Desthy et Yvonne de Malesherbes, avait contribué pour beaucoup à ce succès.

— Ce Marc Desthy fera son chemin, déclara un vieux metteur en scène, Arsène Beauvilain, et pourtant, il a bien failli passer à côté de la fortune.

— Vous paraissez connaître la vie de Marc Desthy, Arsène, s'écrièrent plusieurs voix, racontez, racontez !

— Il y a huit ans de cela, dit Arsène Beauvilain, en allumant sa pipe, Marc Desthy, de son vrai nom, Narcisse Lamour — un nom prédestiné — exerçait la profession de principal clerc de notaire à Saint-Eloi-la-Forêt, un délicieux petit trou creusé en bordure d'une forêt comme il n'en existe plus guère en France.

Ce n'était, certes pas, par goût que Narcisse Lamour avait embrassé ce métier, car il était né poète et préférait mille fois ciseler une ode que de rédiger un acte de vente. Mais ses parents, de braves ouvriers, qui s'étaient saignés à blanc pour lui donner une solide instruction, avaient décidé qu'il aurait un état sérieux et faute de mieux l'avaient fait entrer à l'étude de M^e Fayolle, le notaire du lieu. En dépit de ses distractions, Narcisse avait su capter la confiance de son patron et celui-ci rêvait déjà d'en faire son successeur et son gendre.

Faut-il dire que cette distinction, pourtant flatteuse, n'était pas appréciée du clerc à qui ne souriait guère la perspective de passer son existence à noircir du papier timbré en compagnie d'une jeune personne assez disgracieuse et totalement dédaigneuse de la poésie.

A cette époque, nous tournions un film, que vous vous rappelez sans doute : *La Maîtresse du Roi*, et précisément dans la région de Saint-Eloi, à cause de l'existence d'un château du XVII^e siècle et de cette forêt vraiment unique en France où l'on se perd aisément en raison de l'épaisseur des fûtaies et de la rareté des routes, et c'est dans cette forêt que devait se tourner un des actes principaux du film : l'enlèvement de la favorite.

Cette scène avait lieu dans une ancienne clairière, appelée la Gueule d'Enfer, et nous nous y trouvions tous réunis au début de l'après-midi : opérateurs, acteurs et figurants, à l'exception toutefois d'Yvonne de Malesherbes qui tenait le rôle de la maîtresse du Roi. La belle enfant, par un de ces caprices dont elle était coutumière, avait manifesté le désir de gagner le lieu de rendez-vous en empruntant un chemin détourné qui traverse le coin le plus sauvage et le plus beau de la forêt; et cela, dans le carrosse à deux chevaux qui devait figurer dans la scène; le véhicule était conduit par un garçon du pays que nous avions embauché comme cocher. L'équipage de la dame devait entrer ainsi de plain pied dans l'action.

L'heure fixée était passée et déjà je m'impatientais. Tout à coup, nous percevons le bruit des pas des chevaux et du grincement des essieux.

L'opérateur est à son poste et les ravisseurs disséminés dans

les taillis s'apprentent à bondir. Je m'avance pour diriger la marche du carrosse.

Horreur ! au lieu de l'antique voiture seigneuriale tirée par deux robustes chevaux lancés à fond de train par un cocher empanaché, que vois-je ? Une misérable charrette traînée par une rosse efflanquée que tient par la bride un jeune homme en jaquette noire, coiffé d'un chapeau rond. Sur le plateau, la favorite est à demi-couchée, les vêtements en désordre; son visage défait trahit la souffrance et des plaintes s'échappent de ses lèvres. Derrière, marche un vieux paysan escorté de son chien.

La stupéfaction est si profonde que personne ne bouge; puis, l'aspect de ce cortège est si imprévu et si piteux qu'un rire formidable secoue l'assistance.

Mais comme l'on s'aperçoit qu'Yvonne est blessée, chacun reprend son sérieux. On se précipite vers les arrivants et on les interroge. Voici ce qui s'était passé :

Le chemin emprunté par le carrosse était quasi impraticable, surtout pour une lourde voiture; tantôt le véhicule menaçait de verser en passant sur de gros blocs de pierre, tantôt il s'embarrait à mi-roue. A la suite d'un rude cahot, le conducteur qui, peut-être, avait trop fêté sa promotion, avait été projeté à terre et les chevaux, éternés par les mouches, sentant flotter les rênes, s'étaient emballés. Dieu sait ce qu'il serait arrivé, si notre Narcisse Lamour, qui s'entretenait sous les charmilles avec sa Muse, n'était accouru aux cris de l'infortunée artiste et ne l'avait secourue au moment où le carrosse versait. Il ne put, toutefois, empêcher Yvonne de se fouler le pied, en sautant à terre.

Le conducteur, qui n'était qu'étonné, avait rejoint la voiture qu'il s'efforçait, avec l'aide de bûcherons, de remettre debout, et un habitant de Saint-Eloi qui passait en carriole avait offert de ramener la blessée jusqu'à la clairière.

On reconduisit Yvonne à son hôtel dans une confortable auto et l'on dut remettre à plus tard la prise de vue.

Cette fois, Narcisse Lamour joua pour tout de bon un rôle dans la scène, car notre blessée, qui était demeurée à Saint-Eloi jusqu'à sa guérison, avait voué à son sauveur une vive reconnaissance, à laquelle était venu se mêler un sentiment plus tendre et notre poète, inflammable comme tous ses semblables, s'était épris de l'artiste et allait lui rendre visite chaque jour, ce qui avait causé un véritable scandale dans la petite ville.

Mais Narcisse avait envoyé promener le notaire, sa fille et son étude. Il renonçait aux grimoires pour tâter du cinéma, sa tendre amie l'ayant déclaré très photogénique et cette dernière avait obtenu du gros Sajoie qu'il l'engageât dans sa troupe.

Et voilà comment Narcisse Lamour, principal clerc de notaire dans un petit trou de province, est devenu le célèbre Marc Desthy, si recherché dans les studios parisiens, grâce à son dévouement, à l'appui d'une grande artiste et — soyons juste — à son talent.

Comme quoi un bienfait n'est jamais perdu.

JEAN ANDRIEU.



H. SCHLETTOW et OLGA TCHEKOWA

dans une scène de « 1812 », la grande production qui vient d'être présentée par Luna Film, avec Pierre Blanchar, Boris de Fast, Henry Victor et Peter Voss.

Deux grands succès de la Sofar

QUARTIER LATIN

et

ANNY DE MONTPARNASSE

C'est un fait très rare, presque unique dans l'état actuel des programmations à longue échéance. A peine *Quartier Latin*, le beau film de Genina, était-il présenté par la Sofar que la salle Marivaux le retenait immédiatement en exclusivité pour passer sans retard. Même aubaine pour *Anny de Montparnasse*, retenu et affiché aussitôt après par l'Imperial.

On avouera qu'un tel empressement de l'exploitation est assez exceptionnel et il faut tout de suite féliciter la Sofar pour ce double succès si mérité.

Quartier Latin avait remporté un véritable triomphe à la présentation du Théâtre des Champs-Élysées. On avait loué les multiples qualités anecdotiques, artistiques et techniques de cette production, le sérieux et le fini de sa mise au point, le jeu admirable des interprètes.

Et puis, ne trouvez-vous pas, il y a des films sympathiques, à côté d'autres aussi bons, parfois meilleurs, qui le sont moins.

Quartier Latin est un film extrêmement sympathique. Il déborde de jeunesse, de fraîche passion, d'insouciance candeur et le drame lui-même, parfois terrible, n'arrive pas à nous désespérer. Surtout, il nous attendrit et si, au moment le plus pathétique, nous nous sentons la gorge serrée, c'est surtout de pitié, de pitié pour les héros charmants de la plus jolie aventure.

Nous ne la conterons pas, cette aventure qu'imagina sans prétention Maurice Dekobra. Elle vaut surtout, il faut bien le reconnaître, par maints détails ingénieux et purement cinématographiques qui sont l'invention d'Auguste Genina et de ses collaborateurs. Léo Joannon, entre autres. La simple histoire de la jeune étudiante, pianiste le soir, pour vivre, dans un cinéma de quartier, et d'un pseudo-étudiant, riche fils de famille, a de quoi nous toucher. Mürger fit pleurer d'attendrissement plusieurs générations de



Carmen BONI et Helga THOMAS dans *Quartier Latin*.

lecteurs avec des contes bleus de ce genre.

La réalisation de Genina nous dote enfin d'un film où rien n'a été négligé. Le découpage et le montage sont sans faiblesse, ce qui nous permet de « tenir » sans défaillance d'un bout à l'autre des 3.000 mètres. Mise en scène exactement adaptée aux circonstances, tour à tour pittoresque, brillante, chatoyante. On applaudira le grand bal de Bullier, avec son mouvement fou de veglione italien, les bars du « Quartier », les rapides évocations du pauvre cinéma au piano anémique, la fête vénitienne et surtout les extraordinaires scènes nocturnes de la Gare de Lyon qui constituent une sorte de chef-d'œuvre technique dont il faut louer Genina et ses opérateurs, Asselin, Hœsch et Montéran.

Toute la partie décorative due à Aguetand, Robert Gys et Schröder est magnifique et empreinte d'un délicat modernisme.

Quartier Latin mériterait son succès par sa seule interprétation. Carmen Boni nous livre là tous les aspects de sa nature, mélange de tendresse, de gaieté, d'espièglerie, de gravité. Ses scènes dramatiques sont admirables et elles feront pleurer bien des yeux.

Petrovitch est digne de sa jolie partenaire. Gina Manès est adorablement plastique et effroyablement inquiétante dans un rôle de princesse « femme fatale ».

Gaston Jacquet, Helga Thomas, A. Bandini, Nino Ottavi, Bradell sont excellents.

Anny de Montparnasse est plus franchement gai que *Quartier Latin*. Il n'y a pas là la moindre ombre de drame. C'est, si l'on veut, le même milieu, presque le même cadre, mais vu sous un angle n'y a là pas le moins.

Le monde des rapins revit là d'une façon intense mais sous le signe ironique de la joie. *Anny de Montparnasse* n'est pas un drame, c'est une comédie très fantaisiste et très gaie, c'est un vaudeville.



Une scène de *Quartier Latin* avec PETROVITCH et Carmen BONI (assis à gauche).

Charles Lamac qui nous donna déjà ce chef-d'œuvre d'humour étourdissant, *Suzy Saxophone*, nous conte aujourd'hui l'histoire du jeune modèle excentrique Anny Vavin avec une verve renouvelée. Sa réalisation est alerte, ingénieuse, savoureuse et nous pardonnons volontiers au metteur en scène quelques petites exagérations de couleur locale qui ne font rien perdre d'ailleurs au mouvement général.



Auguste GENINA, le brillant réalisateur de *Quartier Latin*, vu par Cingi (Kines-Rome).

Les décors de Lucien Aguetand sont amusants et toujours très cinématographiques et la photo signée O. Heller se recommande par une belle luminosité.

La petite « modèle » Anny Vavin, on l'a deviné, c'est Anny Ondra. Depuis *Suzy saxophone*, cette jeune et charmante artiste est célèbre, voire populaire. Elle anime *Anny de Montparnasse* de sa grâce mûine, de son exubérante gaieté. Et l'on subit aussi son charme de grande enfant sentimentale.



GENINA au travail. Le réalisateur indique un jeu de scène à PETROVITCH. De dos, Gaston JACQUET.

André Roanne est, à son ordinaire, un parfait acteur de comédie légère.

Sympathique team qui assurera à *Anny de Montparnasse* une longue et fructueuse carrière.

ROBERT TREVISE.



Anny ONDRA et André ROANNE dans *Anny de Montparnasse*.

Victoria Films présente sa nouvelle production

Les débuts en France de la Victoria Films, constituée par M. Graham-Maingot pour la représentation de la grande firme Bromhead British Production, avaient été marqués par deux grands succès : *Palais de Danses* et *Quand le mal triomphe*.

La nouvelle sélection que vient de nous présenter, au Ciné Max-Linder, M. Graham-Maingot, a amplement justifié nos espoirs. Chacun des cinq films présentés se recommande par le sérieux de la réalisation, la perfection de la photographie et l'originalité de l'interprétation.

La sélection était dominée par le grand film annoncé depuis quelque temps déjà, *Mademoiselle d'Armentières, héroïne de France*. Ce film sert admirablement la cause de l'amitié franco-britannique scellée sur les champs de bataille. C'est une raison de plus pour que nous l'aimions et le fassions aimer du public français.

Mlle d'Armentières a été pour les soldats anglais ce que l'immortelle Madelon a été pour les Poilus. Pendant plus de trois ans, le Tommy britannique l'a chantée, d'Ypres à la Somme, sur les routes glorieuses de Belgique et de France, et la petite héroïne française a été son réconfort.

C'est l'histoire de cette héroïne qu'imagina avec autant d'éloquence que de tact le bon romancier Arthur Saville. Et le livre fut adapté à l'écran par l'un des meilleurs metteurs en scène anglais — probablement le meilleur — Maurice Elvey.

Mademoiselle d'Armentières est une admirable réplique aux films de guerre américains. Dédaignant les questions parfois irritantes de prédominance nationale, ce film constitue un hommage à la fraternité d'armes franco-britannique. Un scénario attachant et émouvant, parfois très pathétique, s'inscrit dans le cadre formidable de la guerre de Picardie et des Flandres. Quelques scènes d'humour viennent de temps en temps atténuer le douloureux d'une situation tragique et la fin est conforme aux exigences sentimentales de l'aventure.

La mise en scène de Maurice Elvey est remarquable de netteté, de sincérité, d'authenticité. Et le film est joué par des artistes qui s'efforcent avant tout d'être véridiques et humains. Ce sont : Estelle Brody, si touchante dans le rôle de Mlle d'Armentières; John Stuart, Alf Goddard, Gabriel Rosca.

L'Auberge de Satan est une production très curieuse qui plaira par l'originalité parfois un peu étrange et troublante de son scénario.

L'action se passe dans un comté sud de l'Angleterre. Il y a là une certaine auberge qui passe pour porter malheur à tout voyageur contraint d'y passer la nuit. On l'appelle pour cela « l'auberge de Satan ».

Ce point de départ du film crée autour de l'action une atmosphère de légende et de mystère dont nous subissons l'attrait.

Toute cette partie du film a été réalisée par le metteur en scène Garreth Gundry avec un véritable sens du pittoresque et de l'effroi.

Comme contre-partie, on trouve dans ce film des scènes de la plus sûre élégance, l'action se passant presque toujours dans les milieux de l'aristocratie anglaise.

De beaux paysages artistiquement photographiés attestent encore le goût du réalisateur.

Deux excellents artistes interprètent *L'Auberge de Satan*, Renée Calma et Hayford Hobbs.

130 à l'heure est un film sportif qui plaira à tous les publics par son mouvement endiablé, l'humour de ses situations et l'habileté de sa mise en scène signée de ce maître qu'est Maurice Elvey.

Le film oppose l'une à l'autre deux grandes firmes d'automobiles rivales. Une invention doit assurer à l'une d'elles la suprématie commerciale, mais l'invention est convoitée ardemment par l'autre qui n'hésite pas à tout mettre en œuvre pour se l'approprier.

L'épreuve finale, une grande course d'autos, mettra chacun à sa place et selon son mérite.

Cette course véritablement stupéfiante a été réalisée par Maurice Elvey avec une science technique et photographique de premier ordre. On en suit toutes les péripéties avec une émotion croissante jusqu'au dénouement, la victoire du héros sympathique.

Ce bon film sportif qui comporte beaucoup de gaieté, est fort bien joué par Eve Gray, John Stuart et Alf Goddard. Quelques autres artistes dont le scénario ne nous indique pas les noms campent excellemment de pittoresques figures épisodiques.

La sélection Victoria Films comprenait une comédie pleine de saveur et de charme, *Une Femme Légère*. L'action évolue dans les milieux pittoresques du music-hall ce qui nous vaut de nombreuses scènes très attrayantes auxquelles les plus jolies girls apportent un parfum de grâce aimable.

La réalisation d'*Une Femme Légère* est due à Maurice Elvey et l'interprétation groupe les noms déjà applaudis dans les productions précédentes de Estelle Brody, John Stuart, Alf Goddard et John Longden.

Un grand documentaire terminait cette belle série de présentations. *En survolant l'Afrique* relate le voyage admirable accompli à travers tout le continent africain par Sir Alan Cobham et lady Cobham. Voici un des plus remarquables voyages cinématographiques qu'on ait encore vus. Sa double valeur instructive et esthétique le recommande à l'attention de tous les directeurs.

ECHOS ET INFORMATIONS

A L'EXPOSITION DE MAGIC-CITY

A l'exposition de la photographie qui vient de s'ouvrir à Magic-City et que nous avons annoncée dans notre dernier numéro, on remarqua tout particulièrement le stand de Splendicolor. Cette admirable invention de photos en couleur dont nous avons longuement parlé est présentée là avec toutes ses applications commerciales, publicitaires et autres.

Le succès de Splendicolor consacre une belle découverte française et nous avons plaisir à le signaler.

Du côté du matériel cinématographique, le stand des Etablissements Aubert retient l'attention.

Aubert présenta ses appareils de haute qualité. Le nom de la célèbre firme se détachait en lettres lumineuses sur le stand (N° 33) très heureusement décoré en vert jade et argent.

Voici le poste double Aubert N.M., le poste simple Aubert N.M., muni d'un nouveau dispositif de projection fixe, le poste d'enseignement Aubert type C., la boîte à films Aubert, les redresseurs Aubert monophasés et triphasés. Rappelons en passant que ces derniers donnent un courant rigoureusement continu, qu'ils sont silencieux, peu encombrants et d'un emploi très économique. Voici enfin, les fameuses lampes à miroir Integral Aubert.

BILINSKY A BERLIN

Boris Bilinsky, le maître décorateur, ayant terminé ses travaux pour le film *Tarakanowa*, de Raymond Bernard, et *Monte-Cristo*, d'Henry Fescourt, dont il composa les décors et les costumes, vient de partir pour Berlin. Engagé par l'Ufa et Ciné-Alliance, Bilinsky collaborera au nouveau film d'Alexandre Volkoff, *Hadjî-Mourad*, d'après Tolstoï, avec Ivan Mosjoukine et Nicolas Koline comme vedettes.

LE COLLIER DE LA REINE

Nombre de journalistes ont été invités, ces jours-ci, au studio de la rue Francœur, par Eclair Production, à venir assister à une prise de vues du *Collier de la Reine*. Ils virent passer dans la rue Saint-Claude, reconstituée avec beaucoup de pittoresque, un élégant cabriolet où se tenaient la reine Marie-Antoinette et la Comtesse de la Motte. Le Comte de la Motte saluait au passage le brillant équipage. On apprécia vivement la beauté fine et racée de Mme Jefferson-Cohn (la Comtesse de la Motte), l'aristocratie de Mme Diana Karenne (la Reine), ainsi que l'allure très grand seigneur de Fernand Fabre (le Comte de la Motte).

Puis un buffet somptueux réunit artistes et journalistes. Tout le monde porta un toast chaleureux au succès de ce grand film français édité par Aubert.

UN NOUVEAU SYSTEME DE FILMS SONORES

M. A. Krikorian, l'ancien administrateur-directeur des films First National, vient de constituer, en association avec M. Jacques Natanson, directeur de la Centrale Cinématographique, une nouvelle société dénommée « Melovox » qui exploitera les appareils « Melovox » de reproduction et d'enregistrement des films sonores et parlants. Cette société se propose également de réaliser des films français sonores.

L'appareil « Melovox » mérite de retenir l'attention des directeurs de cinémas qui désirent, soit supprimer leur orchestre, soit posséder un appareil pouvant compléter leur orchestre et servir d'attraction dans leurs salles.

« Melovox » qui donne une reproduction excellente de la musique, du chant, de la parole et des bruits, est désigné

pour toutes les salles, grandes et petites, par son prix tout à fait modique et par la simplicité de son fonctionnement.

Il fonctionne en parfait synchronisme avec le film, et son usage n'entraîne aucune modification dans l'installation des machines ou cabines de projection.

Enfin, cet appareil est de conception et de fabrication françaises, avantages appréciables au point de vue entretien et réparations.

L'ORCHESTRE INVISIBLE

Nous avons dit avec quel succès Aubert a présenté récemment à Rouen, son merveilleux « Ampliphonaubert ». Ce fut l'éclatant début d'une tournée organisée dans les grandes villes françaises en vue de faire connaître un appareil excellent.

« L'Ampliphonaubert » a été conçu et réalisé pour donner à la reproduction des disques toute la puissance qu'on peut désirer dans une salle de dimensions importantes. Cet appareil permet donc d'organiser très facilement des concerts, des soirées dansantes, etc... Il s'adapte à n'importe quel phonographe et diffuse électro-magnétiquement les disques avec une ampleur considérable et une pureté absolue. Il peut fonctionner également avec plusieurs hauts-parleurs disposés en des endroits différents sans que la puissance du son soit diminuée. A qualité égale, il n'y a pas, sur le marché, d'article offert à un prix aussi raisonnable.

Le mardi 19 mars, le Sélect-Cinéma, 6 boulevard Béranger, à Tours, accueillit tous les directeurs ou propriétaires de théâtres, de cinémas, de dancings, d'hôtels, de restaurants, de brasseries, ainsi que les commerçants en articles d'électricité et de radiophonie. Le programme présenté comprenait une partie musicale très variée et la projection d'un film avec accompagnement exécuté par l'« Ampliphonaubert », dont le public a pu ainsi apprécier à loisir les nombreuses qualités.

LA SOFAR-LOCATION

On nous annonce la création d'une nouvelle et importante société de distribution qui s'installera incessamment à Paris. Ce nouvel organisme sera chargé de diffuser en France toute la production de la « Sofar » qui vient de présenter avec un grand succès ses nouveaux films 1929.

La « Sofar-Location » distribuera : *Au service du Tsar*, *Mascarade d'Amour*, *S. O. S.*, *Anny... de Montparnasse*, *Togo*, *Quartier Latin*, la magnifique production d'Augusto Genina; *La République des jeunes filles* et *Orient...*

Par suite d'un accord avec la Société des films artistiques « Sofar », la « Sofar-Location » distribuera tous les films de la première société qui, depuis sa création, n'a cessé de grandir et occupe aujourd'hui, sur notre marché, une place de tout premier plan.

Nous sommes persuadés que la Sofar-Location sera bientôt très connue des directeurs de cinéma.

UNE NOUVELLE SOCIETE DE PRODUCTION

Nous apprenons que MM. Mario Nalpas et Louis de Carbonnat viennent de fonder une Société de productions dont le titre est Compagnie Générale de Productions Cinématographiques. Le siège de cette nouvelle société est 6, rue Francœur.

Nous apprenons également que cette société, qui se propose d'entreprendre l'exécution de plusieurs films, vient, en attendant, de prendre en gérance pour le monde entier *Les Taciturnes*, film mis en scène par Jacques de Casembroot, interprété par Jean Dehelly, Michèle Verly et Jim Gérald, édition Film-Arc.

NOMINATION

Notre distingué et sympathique confrère E.-L. Fouquet, vient de prendre la direction du Service de la Publicité de la Société des Films Artistiques Sofar. Sa haute compétence de journaliste, ses connaissances approfondies de l'imprimerie et des méthodes modernes de Publicité le désignent pour occuper dans une grande Société ces fonctions importantes.

L'ASSEMBLEE GENERALE DU SYNDICAT DES DIRECTEURS

Le Conseil d'administration du Syndicat Français des Directeurs de théâtres cinématographiques se réunira, mercredi 17 avril, à 2 h. 30, en assemblée générale statutaire.

1812

« 1812 »... Tel est le titre de la dernière œuvre marquante produite en Allemagne et que Luna Film vient de présenter. L'interprétation de « 1812 » réunit les noms les plus brillants du cinéma européen. Aux côtés d'Olga Tschekowa, la vedette internationale, qui trouva l'approbation du public avec *Moulin-Rouge* et *Flammes*, il nous faut citer Pierre Blanchar, ce grand acteur, qui a bien mérité son titre de prince du cinéma français. Mais ce n'est pas tout. Hans Schlettow, vedette de *Volga-Volga*; Henri Victor, l'une des vedettes de *L'Argent*; enfin Boris De Fast et Peter Voss, tiennent dans cette grande production les autres rôles et y ont tous créé des personnages ou des silhouettes remarquables.

« 1812 » n'est pas un film historique. Cette œuvre nous conte une pathétique histoire d'amour toute nuancée de romantisme. Les costumes, l'atmosphère même de ce film, dont l'action se déroule dans la solitude des plaines glacées de la Russie, confèrent à « 1812 » des qualités d'émotion délicates telles qu'on n'a encore jamais pu en trouver à l'écran. Les extérieurs de ce film, réalisés dans le Nord de la Pologne, nous apportent en outre des paysages d'une rare photogénie.

ON
PRÉPARE
Le Grand Annuaire
International :



PUBLICATIONS FILMA

166, Rue Montmartre, à Paris - Téléphone : Gutenberg 51-76

ENVOYEZ-NOUS dès aujourd'hui tous les renseignements
qui vous concernent et que vous désirez voir figurer dans

L'EDITION 1929

N'OUBLIEZ-PAS que LE TOUT CINÉMA est le meilleur
agent de liaison pour le commerce et l'industrie du film.

Tout cinégraphiste l'a sur son bureau et s'en sert
quotidiennement.

Hâtez-vous
pour
faire parvenir

Vos renseignements
Votre publicité
Votre souscription

LA MAISON DU SILENCE

P. J. de Venloo vient de s'assurer l'exclusivité de *La Maison du Silence*, le grand film de mystère et d'aventures qui fut choisi pour l'inauguration de l'immense cinéma « Empire », à Londres. Il est intéressant de rappeler que cette production a été tirée de la fameuse pièce de théâtre *The Silent House* qui tint l'affiche plus d'un an à Londres et à New-York. Nous retrouverons, parmi les interprètes, la charmante Mabel Poulton, qui nous fut révélée en France par Germaine Dulac et qui, depuis, est devenue l'une des plus grandes star internationales.

DEUX SUCCES DE LUNA-FILM

Flammes, la grande production avec Olga Tschekowa, a terminé sa carrière d'exclusivité sur les boulevards, et *La Symphonie Pathétique*, avec Georges Carpentier, obtint aussi la faveur du public au cinéma Omnia. Cette dernière production, qui comportait une adaptation musicale synchronisée, et des effets sonores, acheva de conquérir le public à la conception du film musical.

Flammes et *La Symphonie Pathétique* sont édités l'un et l'autre par Luna Film.

LES TRAVAUX D'ECLAIR-TIRAGE

On a critiqué très justement l'installation défectueuse de la projection au Théâtre des Champs-Élysées.

Ses imperfections ont pu être constatées une fois de plus par la foule qui se pressait au gala de *Figaro*.

Néanmoins, la splendide photo de ce film, due à Pierre et Duverger, sur *Négative Agfa*, a été particulièrement remarquable.

Eclair-Tirage, grâce aux soins éclairés de Jacques Mathot, ingénieur chimiste I. C. P., son directeur général, et de M. Janouin, qui a la responsabilité des tirages, marque ainsi un nouveau point.

NOUVELLES DE L'ETRANGER

ALLEMAGNE

LA FUSION TOBIS-KLANGFILM

Les journaux allemands ont rendu compte depuis quelques semaines des discussions qui avaient même été portées devant les tribunaux, entre deux firmes allemandes spécialisées dans les films sonores : le Tonbild-Syndikat (Tobis) et le Klangfilm, firme constituée par A.E.G. et Siemens. Ces discussions se terminent heureusement; en effet, les deux principaux groupes européens de films sonores viennent de conclure une union que l'on attendait depuis longtemps.

Les groupes A.E.G. et Siemens ont signé avec la Société Tobis un accord par lequel ils unissent désormais leurs efforts. Ainsi se trouvent concentrées pour une plus parfaite industrialisation, ces deux sociétés qui possèdent les principaux brevets mondiaux de films sonores, l'expérience nécessaire à leur réalisation et les moyens de fabrication les plus puissants en Europe.

La Cinématographie européenne a perdu, il y a quelques années, le contrôle de cette découverte du génie européen : le film sonore. Cet accord lui donne la possibilité de le regagner.

NOUVEL ESSOR DU FILM DOCUMENTAIRE

L'Allemagne semble faire un effort pour la renaissance du documentaire vraiment trop négligé par les producteurs européens au cours de ces dernières années.

Continuant sa série dont *Mungo le tueur de serpents* fut un des plus grands succès, la Ufa nous annonce, entre autres films nécessitant d'importantes expéditions dans différentes régions d'Europe, un documentaire sur l'Islande qui nous rappellera la vie et l'activité de cette île déjà révélée par Sjostrom dans *Les Proscrits*.

Force et Beauté, le magnifique documentaire qui connut un triomphe mondial, vient d'avoir un parallèle que l'Allemagne et l'Amérique ont accueilli avec enthousiasme. Ce film, *La Nature et la Vie*, réalisé par la Ufa, promet une brillante carrière tant par sa facture que par son développement scientifique.

ASPHALTE A BERLIN

La nouvelle production d'Eric Pommer, *Asphalte*, vient d'être l'objet, lors de sa présentation corporative, d'un prodigieux succès. Le sujet, très simple, d'une puissance dramatique extraordinairement concentrée, a tenu les spectateurs en haleine de la première à la dernière image. L'interprétation nous révèle une magnifique artiste, Betty Amann, dont toute la presse allemande s'accorde à célébrer les louanges. Gustav Fröhlich, toujours remarquable, fut, lui aussi, unanimement applaudi. A la fin de la projection, le public enthousiasmé réclama les interprètes et le metteur en scène, Joé May, à qui nous devons déjà cet admirable *Chant du Prisonnier*. Betty Amann, Joé May et Fröhlich durent venir saluer, devant l'écran, sous les acclamations des spectateurs. Les journaux « Kinematograph », « Film-Kurier », « Berliner Zeitung », etc., rendent compte du film avec une admiration sans réserve. C'est l'Alliance Cinématographique Européenne qui présentera à Paris, dans la deuxième quinzaine d'avril, cette magnifique production.

THEA VON HARBOU EST HORS DE CAUSE

Un certain Doebbecke avait intenté une action en dommages-intérêts à Mme Thea von Harbou, la femme de Fritz Lang, et subsidiairement à l'U.F.A., pour avoir plagié le scénario de *Métropolis*. Le plaignant a été débouté de sa demande et condamné aux dépens. Le tribunal a déclaré que la plainte n'était pas recevable, l'U.F.A. ne pouvant être poursuivie comme personne juridique et l'action n'ayant pas été engagée dans le délai voulu.

MADEMOISELLE ELSE

Elisabeth Berquer qui incarna une si touchante Duchesse de Langeais, vient de remporter un nouveau succès dans son interprétation de *Mademoiselle Else*.

Ce film, réalisé par Paul Czinner d'après la nouvelle de Arthur Schnitzler, a fait sensation lors de sa présentation et a été accueilli par la presse berlinoise comme une des plus belles productions de la saison.

Le scénario très attachant a été mis en scène avec beaucoup de délicatesse et le jeu infiniment nuancé d'Elisabeth Bergner a su mettre en valeur les moindres intentions du réalisateur.

ANGLETERRE

REX INGRAM VA TOURNER LA GITANE

Rex Ingram aurait, paraît-il, acheté les droits du roman de W. B. Trites, *La Gitane*, qui fut, l'an passé, à Londres, un gros succès de librairie, et on assure que le premier tour de manivelle de cette production anglo-française sera donné à Nice.

NOUVELLES SALLES

Le circuit de salles connu sous le nom de Associated British Cinemas vient d'acquiescer le Bordesley Palace. Cette salle qui, jusqu'à ce jour, ne faisait que de l'exploitation théâtrale, va être transformée en cinéma.

D'ailleurs, les salles se multiplient en Angleterre. Toutes jouissent d'un confort et d'une élégance inconnus en France, hélas ! Cette semaine, cinq nouvelles salles ont été ouvertes au public, dont deux à Londres : Le Capitole et le Synod Hall.

FILMS PARLANTS EN COULEURS NATURELLES

La « Leudevig Blattner Pictures Corporation » vient d'inaugurer à Elstree, près Londres, son premier studio pour films parlants en couleurs naturelles.

Ces studios utiliseront le procédé en couleurs Keller-Dorian et le système du Dr Stille, d'enregistrement du son sur bande métallique.

Plusieurs films vont être réalisés ainsi, notamment le *Beggar's Opéra*.

AU SYNDICAT DES DIRECTEURS ANGLAIS

L'Assemblée générale des Directeurs anglais s'est tenue le 12 mars. Malgré une très forte opposition de M. Jas. Mc Bride, délégué écossais, le rapport moral et le rapport financier furent adoptés à une forte majorité.

M. F.-H. Cooper a été élu à l'unanimité président de l'association en remplacement de H.-Victor Davis. W.J. Stephenson est élu vice-président.

Le dîner qui suivit l'assemblée générale fut présidé par Son Altesse Royale le Prince Arthur de Connaught. C'est la première fois qu'un membre de la famille royale assiste à une réunion corporative. L'honneur qui leur a été ainsi fait a été vivement ressenti par tous les membres de la puissante association anglaise.

LE FORBAN DEVANT LA CRITIQUE ANGLAISE

Le Forban (The Rescue), la production Samuel Goldwyn dans laquelle Ronald Colman paraît en vedette, sous la direction d'Herbert Brenon, vient de paraître en exclusivité à Londres. Comme l'auteur du roman, Joseph Conrad, vécut en Angleterre la plus grande partie de son existence et que Ronald Colman et Herbert Brenon sont nés en Angleterre, le film a été particulièrement bien accueilli et la presse a été unanime dans ses éloges.

BELGIQUE

MARCEL L'HERBIER A L'HONNEUR

Un grand dîner a été donné à Bruxelles par son Excellence M. Maurice Herbet, ambassadeur de France en Belgique.

A ce dîner, d'une magnificence exceptionnelle et que LL. MM. le Roi et la Reine des Belges honoraient de leur présence, M. Maurice Herbet avait convié quelques représentants les plus marquants de la science, des arts et de l'industrie française.

Ce qui est par-dessus tout remarquable, c'est que l'un des premiers, sans doute, parmi nos ambassadeurs, M. Maurice Herbet, n'avait pas oublié, dans la grande famille des activités humaines, ce tard venu... ce dernier venu : le Cinématographe. Il avait prié, en effet, l'un des metteurs en scène français les plus éminents, M. Marcel L'Herbier, à dîner ce soir-là à l'Ambassade de France.

S.M. le Roi des Belges est, il faut bien le dire, un grand amateur de « moving » et aussi un grand connaisseur. Il l'a bien prouvé en montrant tout l'intérêt qu'il portait aux œuvres de Marcel L'Herbier et au progrès du cinématographe en général.

Mais il reste fort agréable de constater que, à côté des plus hautes personnalités du monde savant comme Emile Borel ou Pierre Janet, des membres les plus représentatifs de l'Académie et de la vieille société française, d'industriels notoires comme André Citroën ou L. Bréguet, il y a désormais une place officielle pour les poètes de l'écran.

A Marcel L'Herbier, que Jean Tédesco a naguère reconnu comme « l'Ambassadeur tout désigné de la Cinématographie française » revient l'honneur d'avoir vu sur son nom consacrer ce fait qui intéresse tout l'avenir du film français.

ETATS-UNIS

LOOPING THE LOOP A NEW-YORK

Ce film connaît actuellement un très gros succès et est considéré comme une « big attraction ». L'immense salle de l'Hippodrome, qui ne contient pas moins de 6.300 places, suffit à peine à contenir les spectateurs enthousiastes qui s'y pressent chaque soir.

L'interprétation, qui réunit les noms de Jenny Jugo, Warwick Ward, Werner Kraus, est particulièrement appréciée.

UN GRAND FILM D'AVIATION

Un message de sympathie et d'encouragement a été adressé par radio, au commandant Byrd et à son expédition qui se trouvent actuellement dans les régions polaires, de la part de Colleen Moore, Corinne Griffith, Richard Barthelmess, Billie Dove et Alice White.

Lorsque le film *Conquête* passera en France, les spectateurs se rappelleront le vaillant explorateur, en voyant évoluer sur l'écran l'avion piloté par Monte Blue, survolant les banquises du Pôle Antarctique. L'affabulation du roman de Mary Imlay Taylor est d'un intérêt poignant.

LA COTE DU FILM SONORE

La Société Warners, dans son exercice du 1^{er} septembre au 30 novembre de l'an passé, a réalisé les bénéfices de 2 millions 197.724 dollars (soit plus de 50 millions de francs). Ce chiffre, qui l'emporte de 872.883 dollars sur celui de la même période de l'an 1927-1928, a été gagné non pas sur l'exploitation des salles, mais sur la production et la distribution des films. Cet heureux résultat est dû au grand succès des films sonores : *Le Chanteur de Jazz* et *Le Chanteur Fou*.

UN NOUVEAU THEATRE

Brooklyn vient d'être doté par Paramount d'un somptueux théâtre qui contient 3.500 places et dépasse en confort tout ce qu'on peut imaginer. De plus, toutes les mesures ont été prises en vue de la parfaite sécurité des spectateurs.

FILMS PARLANTS

Les vedettes qui s'étaient, au début, montrées les plus réfractaires au film parlant semblent se rallier à cette formule dont la vogue va grandissante.

C'est ainsi que Douglas Fairbanks, qui n'avait montré aucun enthousiasme pour ce procédé nouveau vient de présenter *Le Masque de Fer*, film sonore et parlant.

La surprise fut extrême, mais le succès considérable.

La voix de Doug ne se prêtant pas à l'enregistrement, on a dû substituer une autre voix à la sienne, mais la synchronisation est quand même parfaite.

Norma Talmadge n'a pas encore définitivement choisi le scénario de sa prochaine production United Artists, mais ce sera un film parlant dans lequel Gilbert Roland, son partenaire de *La Dame aux Camélias*, jouera à ses côtés.

Leatrice Joy vient de signer un contrat avec Warner Bros pour interpréter une série de films parlants.

Le premier film parlant de Leatrice Joy comportera également du chant, cette artiste possédant une voix très agréable qui s'enregistre admirablement.

Mary Pickford termine actuellement devant le microphone son rôle de Norma Besant dans *Coquette*; Ronald Colman poursuit les répétitions de la version entièrement parlante de *Bulldog Drummond*; quant à Vilna Banky, elle a achevé la version muette de *Fifth Avenue* et répète actuellement ses répliques pour la version parlante. Roland West a terminé la version parlante de *Alibi*, avec Eleanor Griffith, Pat O'Malley et maë Busch, et travaille actuellement à la version silencieuse de ce film.

Les microphones d'United Artists reçoivent en outre, actuellement, la visite de Gloria Swanson pour les passages sonores de *Queen Kelly*. Enfin, Herbert Brenon, le réalisateur de *Après la Tourmente* et de *Le Forban*, rentrera sous peu à Hollywood pour y commencer son premier film parlant *Lummax*.

AUTRICHE

L'ACTIVITE RENAIT

A Vienne, l'activité cinématographique se manifeste en recrudescence.

Une nouvelle firme, la Bachrich Film Production, a commencé la réalisation de son programme par : *La Princesse en vacances*, metteur en scène Richard Leewenbein. Les principaux rôles sont confiés à Ossi Oswalda et Igo Sym.

La Projectograph-Film a terminé le *Monte-Cristo de Prague*. La Liste-Film a terminé *La Femme en Croix*, avec Marcella Albani.

Max Neufeld tourne un film de montagne, *La Nuit blanche*. Plusieurs autres firmes vont commencer à tourner et les studios de Vienne, y compris ceux de la Vita, sont tous loués. Le théâtre Apollo va bientôt être transformé en cinéma.

ROUMANIE

UN GRAND GALA DU FILM FRANÇAIS

La présentation du Film *Verdun*, qui a eu lieu au Théâtre National de Bucarest, en présence de la reine Marie, de la princesse mère Hélène, de la princesse Ileana et du prince Nicolas, ainsi que de M. Gabriel Puaux, ministre de France, a été l'occasion d'une grande manifestation franco-roumaine.

Un titre mondial... une distribution sans pareille

FÉCONDITÉ

avec

**ANDREE
LAFAYETTE**



et

**GABRIEL
GABRIO**

d'après le chef-d'œuvre d'EMILE ZOLA

avec

**ALBERT PREJEAN
MICHELE VERLY**

**Alex Allin, Ravet ex-pens. de la Comédie Française
José Davert, Flore Deschamps
Pierre Nay, Mihalesco
Pierre LYS, ZIBOULSKY**

et

DIANA KARENNE

**Mise en scène de Henri ETIEVANT
avec la collaboration de Nicolas EVREINOFF
(auteur de "la Comédie du Bonheur")**

Décors de Schildknecht, Lacca, Dodouginsky, Mme Exter

Opérateurs Brun et Duverger

Production

**LA CENTRALE
CINÉMATOGRAPHIQUE**

Direction :

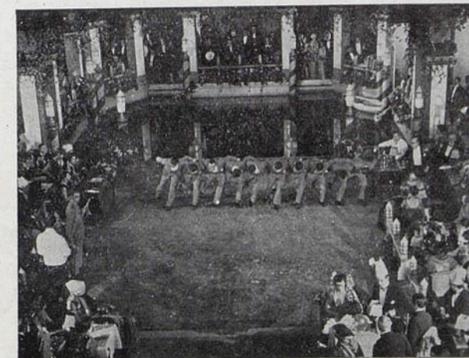
Jacques Natanson

Production

**SOCIÉTÉ
L'ÉCRAN D'ART**

Direction :

V. Ivanoff



Vente pour le monde entier à la Centrale Cinématographique, 74, Av. Kléber

L'événement de la saison 1929

L'ALLIANCE CINÉMATOGRAPHIQUE EUROPÉENNE

présente...



...quatre grands films
Rhapsodie Hongroise
Chant Hindou
La Dame au Masque
Asphalte

